

*NOUVEAU*  
**JOURNAL**  
*HELVÉTIQUE,*  
OU  
**ANNALES LITTÉRAIRES**  
*ET POLITIQUES*

DE l'Europe, & principalement de la Suisse,

*DEDIÉ AU ROI.*

---

JUIN 1776.

---



*A NEUCHÂTEL;*  
De l'Imprim. de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL  
HELVÉTIQUE.

JUIN 1776.

PREMIERE PARTIE.  
ANNALES LITTÉRAIRES  
DE LA SUISSE.

I. *Descriptions des arts & métiers, &c.*  
Tome IV. Second & dernier extrait.

**L'**ART de faire le papier. Nous présentons avec d'autant plus de confiance à nos lecteurs la suite de nos analyses concernant les arts mécaniques, qu'il est question aujourd'hui de l'un des plus ingénieux & des plus généralement utiles. La description qu'en a donnée M. de la Lande dans l'édition de Paris, est précédée d'un avertissement dans lequel, après avoir rendu compte du travail fait pour cet objet par divers membres de l'académie des sciences, il censure avec raison la façon de penser de plusieurs artistes

A ij

qui, seuls possesseurs de quelques procédés avantageux, préterent un vil intérêt à la satisfaction de servir leur patrie & l'humanité en les rendant publics, & qui prétendent se justifier en alléguant la crainte d'en partager les fruits avec l'étranger: ce qui conduit M. de L. à faire sentir toute l'utilité du dessein formé par l'académie, dès la fin du siècle passé, de s'occuper à décrire les arts & métiers. C'est aux favans à éclairer ceux qui les exercent, afin d'en hâter les progrès. Il est bon que les premiers se communiquent leurs lumieres & agissent de concert. " *Ce concours de travaux & de succès*, dit-il, *exige la publicité, la réciprocité, la confiance, l'ouverture, avec laquelle on travaille dans les académies.* „ C'est là une vérité que l'on ne contestera pas sans doute. Il n'est personne qui au contraire n'applaudisse à des vues si avantageuses. Mais il paraît aux éditeurs de cette nouvelle collection, que cela ne suffit pas. Il faut de plus, suivant eux, que la publication d'un travail si précieux s'effectue de maniere que les amateurs & les artistes puissent acquérir ces nouvelles lumieres, sans être obligés de faire une dépense que plusieurs d'entre eux sont hors d'état de supporter. Si le droit d'imprimer & de débiter les descriptions des arts mécaniques est accordé à un seul libraire, exclusivement à

tout autre dans l'étendue du royaume, si celui-ci, à la faveur d'un tel monopole & par des motifs que l'on saisira sans peine, se permet le luxe typographique le plus excessif, tant pour l'impression du texte que pour les gravures, s'il métamorphose ainsi un livre d'usage en un livre de bibliothèque, que des corps, ou le petit nombre de particuliers aisés & curieux de ces sortes d'objets pourront se procurer, ne sera-ce pas un moyen infailible de diminuer considérablement le mérite d'un tel travail, & de le rendre beaucoup moins avantageux qu'il n'aurait dû l'être à la société? N'aura-t-on pas lieu de déplorer ici avec M. de la Lande, les funestes effets de l'intérêt personnel, si contraire aux progrès des sciences & des arts? Mais il y a plus encore: si quelques gens de lettres, frappés d'un tel désordre, aspirant à y remédier pour le bien de l'humanité, applaudissant aux travaux d'un corps de savans illustres, jaloux de concourir à en répandre les fruits, entreprennent, à l'aide d'une sage économie dont ils se sont fait un devoir, de mettre un nombre sans comparaison plus grand & d'amateurs & d'artistes à portée de s'instruire, de s'éclairer; si de plus ces gens de lettres vont puiser chez d'autres peuples que les Français, de nouvelles lumières, des termes précieux de comparaison relative-

## 6 JOURNAL HELVÉTIQUE.

ment aux arts ; si dans la publication de leur travail ils observent avec soin l'analogie que les arts ont entre eux , & leurs gradations n'ont-ils pas tout lieu de s'attendre à éprouver de la part de l'académie des sciences de Paris, à qui ils se sont empressés de communiquer leur dessein & leur plan général, les plus grands encouragemens & une protection marquée ? En user autrement , ce serait agir contre ses propres vues , qui sont indubitablement, non d'enrichir un libraire aux dépens du public , mais de répandre des connaissances utiles par cette partie du travail de ses membres , comme elle le fait chaque jour par tant d'ineestimables productions qui ont pris naissance dans son sein. C'est donc avec la ferme assurance d'obtenir son approbation , que les auteurs des descriptions des arts & métiers , dont nous rendons compte , se sont occupés sérieusement de ce travail , & le continuent avec assiduité. Après ces réflexions générales . nous allons donner une analyse succinte de la description de l'art de faire le papier , qui , avec ceux du *cartier* & du *cartonnier*, remplit le reste de ce volume.

La nature offre plusieurs substances sur lesquelles on peut écrire , & qui ont tenu lieu de papier en différens tems & chez différens peuples ; mais la perfection consistait à en trouver une qui fût abondante , de vil

prix, & dont la préparation fût facile. C'est à quoi on a réuffi en y employant les débris de nos vêtemens incapables de fervir à aucun autre ufage, & dont la quantité fe renouvelle chaque jour. Il n'eft point d'ailleurs de travail plus fimple que quelques heures de trituration par le moyen des moulins. On prétend même qu'aujourd'hui cinq ouvriers papetiers fourniraient au travail continu de 3000 copiftes.

On fait que le papier employé le plus long-tems chez les Grecs & chez les Romains, étoit fait de l'écorce d'une plante aquatique de l'Égypte, nommée *papyrus*, de laquelle il a pris fon nom. Celui de *liber*, livre, vient de ce qu'on appelloit ainfi l'écorce intérieure de certains arbres, comme le tilleul, qui fervoit au même ufage. Mais on ne connoît pas exactement l'époque à laquelle on a commencé à tirer ce parti avantageux des vieux linges ou chiffons. Il y a apparence que cette invention ne remonte pas plus haut que le douzieme fiécle. M. Bertrand conjecture que, comme c'étoit alors le tems des croisades, & que le papier de coton étoit en ufage chez tous les orientaux, quelqu'un des croifés put en examiner la fabrication, & imaginer à fon retour de remplacer le coton par des chiffons de toile de chanvre ou de lin. Telle eft donc la matiere premiere des

papiers qui se fabriquent aujourd'hui ; & comme la consommation de ceux-ci est devenue beaucoup plus forte depuis que les imprimeries se sont multipliées, on les ramasse par-tout avec le plus grand soin. Il est heureux qu'un professeur de Göttingue ait découvert le secret de débarbouiller, à très-peu de frais, le papier imprimé (\*), & de le reblanchir de manière à pouvoir servir comme auparavant. D'ailleurs les progrès du luxe tendent à augmenter cette matière. Les chiffons rassemblés en suffisante quantité, on les lessive ; & lorsqu'ils sont secs, on les livre à des femmes chargées de les trier, selon leur qualité respective, pour en faire des papiers de différens prix, & de les ratisser pour en enlever les ordures. S'il y a des coutures, il est important de les défaire. Le triage fait, les chiffons de chaque classe sont mis au pourrissoir ou grande cave que l'on remplit d'eau : ce qui occasionne une fermentation nécessaire pour qu'ils puissent être convertis en pâte. Cette opération, suivant la remarque de M. Bertrand, se fait plus commodément en Suisse qu'ailleurs. Quelques-uns emploient la chaux pour hâter la fermentation ; mais l'usage en est dange-

---

(\*) Voyez Journal Helvétique, février 1775, page 104.

reux. Au sortir de là, les chiffons sont portés au dérompoir, espece de faux tranchante, à l'aide de laquelle un ouvrier les coupe en petits morceaux pour faciliter l'opération du moulin; & comme ce travail est assez long, on a inventé en Allemagne une machine qui l'abrege, & n'est pas connue en France. M. Bertrand en donne ici la description. Mais l'essentiel est de réduire ces chiffons en une pâte claire par la trituration. On se sert pour cela de pilons en France, & de cylindres en Hollande. L'une & l'autre de ces deux méthodes se trouvent décrites ici avec exactitude. On sent qu'il est nécessaire d'avoir quelque cours d'eau dans les lieux où l'on établit des papeteries. Une partie est employée à faire tourner les roues des moulins, & l'autre coule dans les augets où l'on dépose les chiffons, pour aider à l'action des pilons. Cette eau doit être claire, limpide & dégagée de tous corps étrangers. M. Bertrand se plaint avec raison, de ce que dans les papeteries d'Allemagne & de Suisse, on néglige des précautions à cet égard, qui contribueraient à la blancheur du papier.

Un arbre, chargé de mentonets, met en mouvement les pilons; mais afin que la roue qui fait agir cet arbre soit le moins chargée qu'il est possible, il faut que ceux-ci levent les uns après les autres, & d'une manière

uniforme. Les regles qu'il faut observer à cet égard, sont expliquées & développées dans les notes de M. Bertrand. C'est un soin que n'avait pas pris l'académicien, auteur de cette description. Mais les pilons ne font qu'une partie du travail; ce qui en fort est déposé dans des cylindres à la hollandaise, où la matière acheve de se réduire parfaitement en pâte. Cette machine n'est pas encore introduite dans toutes les papeteries de Suisse; mais M. Bertrand espere que la publication de son travail sur cet art, en fera sentir tout l'avantage.

Après avoir décrit la forme des moulins à pilons, l'auteur passe à celle des moulins à cylindre, qui s'emploient communément en Hollande, & sur laquelle on trouvera ici des détails très-exacts, dans lesquels nous n'entrerons pas. Il compare ensuite cette double espece de moulins quant à leurs avantages respectifs, & donne la préférence à ceux où l'on se sert de cylindre, pour la perfection du travail & l'économie du tems. Mais aussi sont-ils sujets à quelques inconvéniens. Il paraît à M. Bertrand que la meilleure méthode est celle des papetiers qui joignent l'usage des pilons à celui du cylindre. Les premiers servent à effiloche la matière, & le second à l'affiner. Cette pratique a été adoptée dans une grande papeterie établie près de Berlin.

La pâte bien affinée est mise dans des caisses de dépôt, où elle s'égoutte, se sèche & se durcit. On prétend que la gelée lui donne un certain degré de perfection. Mais il s'agit maintenant d'en faire du papier. Pour y parvenir on emploie des *formes* ou moules, qui sont des châffis garnis de fils de laiton très-ferrés, avec lesquels on puise dans la cuve une portion de cette pâte presque liquide, qui en se desséchant donne une feuille de papier ayant les dimensions requises. Il est nécessaire aussi d'avoir des *feutres*, morceaux de drap, faits d'une laine fine & longue, lesquels servent pour absorber l'humidité des feuilles. La manière de fabriquer les formes, est décrite très-exactement dans les notes. Après avoir donc délayé de nouveau la pâte durcie, on la met dans une cuve pleine d'eau, on y entretient une douce chaleur, & c'est alors proprement que le travail commence. Les détails s'en trouvent ici; il se fait avec une promptitude étonnante, au point qu'un ouvrier peut faire jusqu'à huit rames dans sa journée. On a soin même qu'il n'aille pas trop vite, au détriment du fruit de son travail. Nous passons sous silence les diverses parties de cette industrieuse main-d'œuvre. Il faut observer que le papier qui en résulte serait suffisant pour écrire avec des matières sèches, telles que le crayon;

mais il serait pénétré par l'encre dont nous nous servons, s'il n'était enduit d'une couche de matière plus difficile à être dissoute par l'humidité. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire de le coller : opération importante, & qui doit être exécutée avec beaucoup de soin. Quelques papetiers ajoutent à la colle, outre une certaine quantité d'alun qui y est nécessaire, quelque peu de vitriol ; mais M. Bertrand observe que toutes les dissolutions de ce sel minéral donnent au papier une couleur jaunâtre & tirant sur le brun, ce qui est opposé au premier but qu'on se propose. C'est en appliquant ainsi la théorie à la pratique, que les savans peuvent se rendre utiles aux arts, en corrigeant plusieurs routines aveugles & contraires aux vrais principes. Le papier étant collé doit être étendu, séché, lissé, assemblé par mains & par rames, &c. Lorsqu'on fait réflexion qu'une feuille de papier doit avoir passé plus de trente fois par les mains des ouvriers & environ dix fois sous les presses, on ne peut qu'être étonné du bas prix de cette marchandise. Tel est le fruit de la rapidité de chaque opération & des machines que l'on emploie. A la vérité, l'on sait qu'une épingle éprouve dix-huit opérations avant que d'entrer dans le commerce, & coûte cependant encore moins à proportion que le papier.

A la suite de la description détaillée de l'art qui nous occupe, on trouve plusieurs observations générales, & un tableau des principales papeteries de la France. Celles qui sont établies en Suisse travailleront avec encore plus de succès, si l'on y est plus attentif à clarifier l'eau & à tirer parti du cylindre hollandais. Chacun connaît la beauté du papier qui se fabrique dans la ville de Bâle.

Un art aussi utile demandait des réglemens. Ceux qui ont pour objet les différentes especes de papiers qui se fabriquent en France sont ici rapportés, & pourraient servir ailleurs. Si l'on veut accréditer chez l'étranger la bonne foi de nos fabriquans en ce genre & la perfection de nos manufactures, il est essentiel d'apporter les plus grandes précautions dans le triage du papier; mais ce soin est trop généralement négligé.

Enfin, pour ne rien laisser à désirer par rapport à l'objet de l'art dont il s'agit, on a rassemblé dans cet article un grand nombre d'observations curieuses sur les différentes matieres qui pourraient servir à faire du papier, de même sur celui qui se fabrique à la Chine & au Japon, &c.

L'art du cartonier trouvait naturellement sa place à la suite de celui du papetier. Le travail, envisagé sous un point de vue général, est à peu près le même dans l'un &

dans l'autre. Cependant les matieres dont on se sert pour faire le carton, les machines qu'on emploie, & sur-tout l'usage de cette marchandise, offraient assez de particularités pour mériter d'être décrites séparément. Le carton sert principalement aux relieurs, qui ne peuvent point s'en passer. D'autres arts en tirent aussi parti; des boîtes couvertes d'un vernis précieux ne sont formées que de cette matiere, qu'on emploie même pour des plafonds dorés, chargés des plus belles peintures.

On distingue deux especes de carton : l'un de *moulage*, qui se forme par la trituration comme le papier; l'autre de *collage*, qui n'est que l'assemblage de plusieurs feuilles de papier collées ensemble. On prend, pour fabriquer le gros carton, toutes sortes de mauvais papiers qui ne peuvent servir qu'à cet usage. On livre aux cartonniers les livres pernicious & proscriés, ce qui vaut mieux que de les brûler, & revient au même.

Le travail d'un artisan de ce genre a huit parties : le *pourrissôir*, où l'on trempe les papiers; l'*auge à rompre*, qui sert à les trituer au moyen d'un arbre garni de couteaux placés dans le centre, & qu'un cheval fait tourner; la *pierre*, où l'on donne une nouvelle préparation au carton; la cuve, la presse, l'étendoir, le lissôir & le collage :

opérations trop semblables à celles qui sous les mêmes noms s'appliquent au papier, pour que nous ne soyons pas dispensés de les détailler ici. C'est ainsi que se fabriquent les cartons de moulage ou de pâte ; quant à ceux de collage, ils se forment avec des feuilles de papier que l'on colle deux à deux ; après quoi on les met en presse pour leur faire acquérir la solidité nécessaire. Ils contiennent de 5 à 20 feuilles, selon le degré d'épaisseur que l'on veut leur donner.

Les tabatieres & autres petits meubles vernissés se font avec des cartons ainsi collés. On trouvera ici la maniere dont M. Martin, devenu si célèbre par son vernis, s'y prenait pour travailler ses boîtes qui ont été pendant un tems si fort à la mode. Il est surprenant qu'on ait pu leur donner autant de solidité. M. Bertrand soupçonne qu'on les met en presse, & que l'artiste n'a pas voulu instruire de cette partie essentielle de son travail, l'académicien chargé de la description de cet art.

*L'art du cartier*, qui termine ce volume, a l'analogie la plus marquée avec le précédent. Les cartes à jouer sont des feuillets de cartons minces & lissés, sur l'un des côtés desquels on peint des figures ou des points. Quoique l'objet de cet art soit assez peu important, M. Bertrand suit à son égard le

même plan que celui qu'il s'est fait pour les autres ; parce qu'il fournit à la subsistance de beaucoup de gens , & à l'amusement de la plus grande partie des habitans de l'Europe. Mais comme les jeux deviennent souvent l'objet d'un intérêt quelquefois considérable , les ouvriers sont obligés de faire les cartes avec le plus grand soin. Il faut pour cet effet que leur envers soit d'un blanc pur & exempt de toutes taches , qu'elles aient assez d'épaisseur pour n'être pas transparentes , qu'elles soient enfin fermes , coulantes , exactement coupées de la même grandeur , & bien mises en couleur. Il n'est pas moins essentiel pour l'intérêt de l'artiste que l'ouvrage s'exécute avec une grande célérité , à cause du prix modique des cartes , dont la façon exige un très-grand nombre d'opérations différentes , lesquelles se trouvent expliquées succinctement dans cette description. Quoique , comme M. Bertrand l'observe , il ne s'agisse pas de recherches d'érudition dans un ouvrage de ce genre , on sera cependant bien aise de savoir qu'on ne trouve aucun vestige de cartes à jouer avant l'année 1392 ; époque où Charles VI, roi de France , tomba en phrénésie. Elles n'ont pu être connues avant l'invention de la gravure en bois , à cause de la dépense que la peinture des cartes eût occasionnée. On fait que  
les

les Allemands ont eu les premiers graveurs en ce genre. Ce qui pourrait faire conjecturer que les cartes ont pris naissance en France, ce sont les fleurs-de-lys que l'on a toujours remarquées sur toutes les figures.

Quoique cette fabrication ait divers détails curieux, nous croyons devoir les passer sous silence, pour ne pas prolonger trop cet extrait. Comme l'auteur de cette description ne parle point des tarots, ni des cartes tarotées, M. Bertrand y supplée dans ses notes, & fait de plus quelques réflexions judicieuses sur l'impôt qui a les cartes pour objet, & la manière rigoureuse dont il se leve en France: ce qui va au point que, pour prévenir la fraude, on dépose les moules dans le bureau de la ferme, où les maîtres cartiers sont obligés d'envoyer travailler leurs ouvriers, & l'on se charge de leur fournir le noir & le papier.

Nous finirons par une observation générale. Quoique M. Bertrand paraisse vouloir suivre exactement la règle qu'il s'est imposée, de ne rassembler dans un même volume de son travail, que des arts qui ont de l'analogie entre eux, on peut prévoir qu'il fera quelquefois dans le cas de s'en écarter involontairement, sans cependant la perdre jamais de vue, parce que d'un côté il doit rapporter exactement tout le texte des cayers

des arts in-folio , lesquels , comme on le fait ; se publient sans aucun ordre ; & que d'un autre côté il profite des lumieres ajoutées à ces cayers dans la traduction allemande qui en a été faite , & qui par la même raison ne peut point non plus être réguliere à cet égard. Cet inconvénient n'aurait point eu lieu , si l'académie des sciences de Paris , en concevant l'utile projet de s'occuper de la description des arts mécaniques , eût commencé par en faire une énumération aussi complete qu'il aurait été possible , les eût rangés par genres ou classes , & eût engagé ses membres à y travailler systématiquement. Mais c'est ce qui n'est point arrivé.

---

II. *Essai sur la Providence ; par M. PRICE. Traduit de l'anglais par M. C. DE LOYS. Yverdon , chez la société littéraire & typographique. 1776.*

Si l'on voit avec douleur se multiplier les livres où l'on cherche à éloigner l'homme de la considération consolante d'une Providence bonne & sage , il est agréable de trouver des philosophes instruits , qui travaillent à rappeler l'être intelligent à la contemplation de la souveraine Intelligence qui gouverne tout. Tels sont M. Price & son traducteur M. de Loys.

Les perfections divines & la constitution de l'univers, sont les deux sources ou l'auteur, & le traducteur dans ses notes, vont puiser leurs preuves en faveur d'une Providence divine.

Cet ouvrage judicieux est trop court pour être analysé. Nous nous contenterons d'extraire un article du texte, & une des excellentes notes qui l'accompagnent. Par là on pourra juger combien cette dissertation mérite d'être lue,

L'auteur commence par une remarque générale sur la constitution de l'univers. On ne peut nier, dit-il, que cet univers ne présente un plan, un système, qui détermine le cours des événemens. On y voit un enchaînement de causes & d'effets, qui se soutient invariablement. Des loix générales agissent sans interruption. Des êtres de mille espèces, placés conformément à leur nature & à leurs besoins, ont tous les secours qui leur sont nécessaires. Ils n'existent ni n'errent au hasard. Quelqu'intelligence a donc pris soin d'eux & les guide. Par-tout elle est présente & agissante. Elle est le principe des forces, des mouvemens, & des loix, qui sont en action. Que de peines ne se sont pas données une infinité de personnes, pour tâcher d'expliquer tous les phénomènes par les seules puissances mécaniques ? Vains efforts ! Il

est impossible que la première cause soit déstituée d'intelligence. Qu'un corps doive son mouvement à un autre, celui-ci à un précédent, ne parviendra-t-on pas à un premier, qui ne tiendra son mouvement ni de lui-même, ni d'un corps semblable, à moins qu'on ne prétende que tout mouvement se propage de corps en corps, sans interruption, de toute éternité, ou que la matière a en elle la faculté de se mouvoir par elle-même? Deux suppositions également contradictoires & inconcevables. La matière est inactive, & les trois fameuses loix de Newton supposent cette inertie.

De tout tems on a attaqué la Providence par la supposition des désordres apperçus dans l'univers. Mais ces désordres ne sont qu'apparens, & ne nous paraissent tels que parce que nous ne pouvons pas saisir la chaîne de l'univers. Le traducteur, dans ses notes savantes, en cite un exemple. On sait, dit-il, que le feu détruit l'élasticité de l'air, qui la perd même dans les poumons des animaux. Mettez une bougie dans un récipient, bientôt elle sera éteinte. Placez-y un animal, il n'y vivra que peu de minutes. Cet air, privé de ses qualités essentielles, est aussi contraire à la vie de l'animal, qu'il lui est nécessaire tant qu'il possède cette qualité. Cependant combien de causes concourent à

altérer de cette maniere l'atmosphère ! Les exhalaisons sulfureuses, celles des volcans, celles des matieres putréfiées, la respiration de tant d'animaux, &c. toutes ces causes détruisent l'élasticité de l'air. La masse de l'atmosphère restant la même, ne devrait-elle pas déjà être corrompue, depuis bien des siècles, par tant de causes multipliées, aussi anciennes que le monde ? Elle le serait sans doute, s'il n'y avait pas une Providence sage, qui a pourvu à ce que ce mal inévitable fût réparé par des moyens dont l'action est aussi continuelle que l'est celle de ces causes corruptrices. On avait ignoré ces moyens jusqu'aux découvertes de M. Priestly. Les plantes, les eaux, les vents, voilà ces moyens. Les plantes rendent à l'air le ressort dont il a été privé. Les eaux en absorbent la partie sceptique, devenue pernicieuse aux animaux par la perte de son élasticité. Les vents, les orages, ces désordres apparens, transportent les masses d'air corrompu, du milieu des continens, sur les mers, où déposant son infection, il reprend sa salubrité. Sans cela, on ne peut en douter, il y a long-tems que la terre serait un désert sans animaux. L'air, perdant continuellement son principe vivifiant pour tout être qui respire, le perdant par la respiration même de ces êtres, & ne le recouvrant pas, tous les êtres de cette espece

auraient péri successivement , après une langueur aussi longue que cruelle. Leur destruction devait être plus prompte dans les climats plus chauds , par cette chaleur même , & par les matières qui corrompent l'air & qui y sont plus abondantes ; mais la multiplicité & l'énergie de ces causes y est contrebalancée avec sagesse par la violence des vents , par leur durée , & par la vigueur des plantes. Car c'est encore une expérience certaine , qu'une plante rétablit cet air d'autant plus vite , qu'elle est plus forte & mieux nourrie. L'air qui fait vivre les hommes devrait donc les faire périr , & ils n'en savaient rien. Aujourd'hui qu'ils le savent , en seront-ils plus réservés à critiquer les œuvres de la Providence , & plus disposés à convenir que c'est à leur ignorance qu'ils doivent s'en prendre , s'ils voyaient des désordres dans les vents & les tempêtes ? Pourront-ils se persuader enfin que , plus ils seront instruits , moins ils verront de ces désordres apparens , & qu'ils n'en verraient plus , s'ils pouvaient tout saisir & tout voir ?

---

III. *Essai sur la santé & sur l'éducation médicale des filles destinées au mariage ; par M. VENEL, D. M. Tverdon, chez la société littéraire & typographique, 1776, in-8°.*  
 Il ferait bien naturel que les médecins

s'occupassent en particulier de cette partie du genre humain la plus intéressante, la plus aimable, mais aussi la plus faible & la plus délicate, & qui peut perpétuer dans les races humaines le germe des infirmités. M. Roussel vient de publier le *système physique & moral de la femme*; ouvrage rempli de vues & de préceptes. M. de Lignac a considéré l'homme & la femme dans l'état de mariage: maintenant M. Venel nous donne un système d'éducation médicale des filles destinées au mariage, qui contient une multitude d'excellentes observations & des règles sages, dont l'utilité est très-bien développée. Cet ouvrage est méthodique, écrit avec clarté, fondé sur une théorie exacte, appuyé de plusieurs faits, & il ne peut qu'être d'une utilité générale. Il est partagé en deux parties générales. Dans la première on recherche les conditions essentielles chez les femmes à une bonne génération, & on montre les défauts les plus généraux de la constitution du sexe, relativement à cet objet important. Dans la seconde, on recherche les causes de l'affaiblissement du sexe, & les moyens généraux & particuliers de perfectionner dans les filles les conditions favorables à la maternité.

La première partie est remplie d'observations anatomiques, physiologiques & prati-

ques, auxquelles nous ne nous arrêterons pas. Elles sont mises à la portée de tous les lecteurs attentifs & intelligens, même de ceux qui ne sont pas médecins, & elles peuvent être utiles aux personnes du sexe, & diriger celles qui élèvent les jeunes filles. Ces observations réunies servent à prouver une triste vérité; c'est que les femmes de l'ordre supérieur, avec une santé faible, n'ont pas assez de forces pour les fonctions de mères; qu'en abrégant leur vie elles la remplissent de souffrances, & qu'elles propagent ces infirmités jusqu'aux générations les plus reculées.

On cherche donc dans la seconde partie, des remèdes à ces maux. Pour cela il faut en éloigner ou affaiblir les causes. "Celles de la débilité des femmes sont très-nombreuses, ont des sources difficiles à tarir, & quelques-unes même sont intarissables. L'origine de ces causes est autant & peut-être plus dans le moral que dans le physique; une destination presque toujours vague, & souvent même précaire; une manière d'être, pour ainsi dire, négative, ou au moins passive; une éducation en général faible & contrainte; des vues bornées & la plupart frivoles & efféminées; un genre de vie mol & énervant; des principes sévères; des règles austères; & des préjugés sans nombre, qui les entra-

vent & les accablent : voilà les causes générales de l'affaiblissement du sexe. Les premières vues à son égard, doivent donc être dirigées du côté de l'éducation.

Si les payfannes, sans citer d'autres exemples, nous montrent combien le sexe est capable d'acquérir en force & en vigueur par l'éducation, les dames nous montrent par contre combien elle peut lui faire perdre. Quelle est l'origine de cette différence? C'est l'extrême différence des buts. „

Toutes les facultés se fortifient par l'exercice, & s'affaiblissent par l'inaction. Or presque aucune des vues de l'éducation n'est active, tandis que presque toutes ont une tendance plus au moins grande à amollir l'ame & à énerver le corps. L'extrême retenue, le calme, la tranquillité, l'uniformité, qui sont les attributs imposés au sexe bien élevé, forment une maniere d'être, pour ainsi dire, négative, une espece d'inertie, un état tout au plus de demi activité, qui confine de bien près à la langueur, & qui y dispose toujours. Toute l'enfance des filles est employée à réprimer chez elles les principes d'action, à lutter, pour ainsi dire, contre la nature; à borner, à contenir son activité. Des liens du maillot elles passent sous une tutele sévère. Cet âge, où le sentiment nouveau de nos facultés nous porte à les déployer & à les

exercer, est celui où l'esclavage des filles est le plus rigoureux. La foule des talens & des perfections nécessaires pour le monde, font de l'enfance des demoiselles un tissu continuel de contraintes pénibles & fatigantes.

Le perfectionnement du corps est encore une source malheureuse de contrainte pour les filles à grande éducation. Les graces nécessaires sont en si grand nombre, l'art si rarement concerté est si souvent même en contradiction avec la nature, que chaque instant est marqué par le sacrifice de quelque'un de ses droits. On lui assigne despotiquement une forme arbitraire de la taille, & l'on force celle-ci à s'amincir dans un moule dur & étroit, aux dépens des organes essentiels à la vie. Tous les mouvemens des membres & du corps sont modérés, ralentis, raccourcis, quelques-uns même presque supprimés. Le nombre immense des attitudes naturelles est réduit à un très-petit. Tous les mouvemens grands & vifs, qui fortifient le plus, sont interdits, ou du moins rarement permis. Un grand nombre de muscles, devenus pour ainsi dire inutiles, perdent leur jeu, & cet affaiblissement particulier est le prélude de la langueur générale. Dans le moral, comme dans le physique, la liberté est la mère de l'énergie, & la gêne celle de la faiblesse.

L'auteur parcourt ainsi les causes de la débilité du sexe, & donne des préceptes généraux & particuliers pour en prévenir les effets, corriger les abus, ou remédier aux suites.

Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail, parce que c'en est assez pour faire connaître les vues & la méthode de ce médecin judicieux, & pour exciter le desir de lire cet excellent ouvrage.

---

*IV. Cours de religion, à l'usage des jeunes gens; par M. LOUIS DE BONS, pasteur à Rolle, &c. Nouvelle édition, in-12, chez la société typographique. Lausanne, 2 vol.*

CET ouvrage, par demandes & par réponses, est destiné pour l'instruction de la jeunesse. Ces sortes d'ouvrages fort multipliés de nos jours sont autant de secours pour s'instruire dans la religion, dont la connaissance est si nécessaire pour la perfection de l'homme, pour sa consolation & son bonheur, pour le bien général & le maintien de l'ordre dans la société. L'incrédulité, si désolante, a sa principale source dans l'ignorance. On attaque la révélation parce qu'on ne la connaît pas, & qu'on s'en est formé de fausses idées. C'est dans les sources qu'il faudrait principalement la chercher, dans le

trésor des saintes écritures. Les catéchismes, qui en offrent le système, devraient sur-tout en montrer, en déduire, en développer la partie essentielle : je veux dire la morale. Dans tous il y a trop de dogmes ; on y insiste trop sur les mystères, & on ne développe pas assez les principes, les motifs & les fondemens de la morale, la partie capitale de toute la religion. Entre les motifs qu'on presse, on néglige trop de montrer aux jeunes gens, que la piété a les promesses de la vie présente, aussi bien que celles de la vie à venir ; que la vertu est pour cette terre le seul moyen de vivre tranquillement & heureusement ; qu'elle perfectionne toutes nos facultés ; qu'elle est la source des vrais plaisirs, de tous les sentimens agréables, du contentement intérieur & de la paix de l'ame ; que notre intérêt total nous sollicite à remplir tous les devoirs de la religion ; que la morale évangélique ne diffère en rien de la morale naturelle, immuable & universelle ; que la raison & la religion nous prescrivent les mêmes maximes ; enfin, que l'amour de nous-mêmes doit nous attacher à l'observation de tous les préceptes d'une religion pure, sainte & dégagée de toute superstition. C'est là la religion pure & sans tache de notre Dieu.

Madame de Puyfieux desirait qu'il y eût un catéchisme pour les enfans, qui renfer-

mât une morale démontrée pour eux. Les espérances d'une vie à venir, si touchantes, si consolantes pour un chrétien bien affermi, feraient de plus vives impressions sur des esprits encore peu exercés, si on leur montrait toujours en même tems que le bonheur présent, les plaisirs de la vie sont inséparablement attachés à la pratique de toutes les vertus.

Le premier volume de cet ouvrage élémentaire renferme l'histoire sainte, depuis la création, à la ruine de Jérusalem. Il semble que, puisque ce volume est fait pour être appris par cœur, il eût été utile d'y joindre une table chronologique courte, qui aurait servi, fixée dans la mémoire, à lier les parties de cette histoire, à les inculquer plus aisément dans le souvenir, & à les rappeler.

Le second volume renferme dans une première partie, des idées générales sur la religion naturelle, & sur la religion révélée, dont on prouve la nécessité.

La seconde partie expose les vérités de la religion révélée, dans l'ordre des articles du symbole, attribué aux apôtres ou appelé de leur nom.

Dans la troisième partie on propose & on développe les devoirs de la religion envers Dieu, envers le prochain, & envers nous-mêmes, quoiqu'il soit vrai que l'observation

de tous les devoirs se rapporte à nous-mêmes , puisqu'il n'en est aucun dont la pratique ne contribue à notre perfection , à notre tranquillité , à notre bien-être , à notre bonheur.

La prière est ici rapportée aux devoirs envers nous-mêmes , & à cette occasion on explique les demandes de l'oraison dominicale.

Dans la section VI de cette même partie , on examine la doctrine chrétienne sur les sacremens , & on réfute les erreurs de l'église romaine sur ce sujet.

Enfin , dans la dernière section on traite des obstacles à la sainteté , & des moyens propres à nous affermir dans la vertu.

Je ne ferai plus qu'une réflexion sur cet ouvrage : s'il est destiné à être appris par cœur par des enfans , il paraît un peu long ; s'il est destiné à être lu par des adultes pour augmenter ou entretenir leurs lumières & leurs bons sentimens , les demandes paraissent superflues.





S E C O N D E P A R T I E.  
 NOUVELLES LITTÉRAIRES  
 DE L'EUROPE.

I. *Programma, seu publica invitatio a collegio praefectorum publicae institutioni facta, &c. Invitation faite à tous ceux qui voudront écrire des livres élémentaires pour les collèges des palatinats en Pologne, & publiée par les préposés & directeurs de l'institution publique, Varsovie, in-4°. 1775.*

**O**N demande des livres élémentaires pour la jeunesse, qui puissent, en l'instruisant, la rendre heureuse & utile un jour à la société. Jamais ce but ne doit être perdu de vue.

Les illustres préposés à l'institution publique de la Pologne, offrent aux auteurs, qui travailleront sur le plan qui leur est proposé dans le programme, des prix différens; savoir, 150 ducats pour des élémens de mathématiques; 100 pour des élémens d'histoire naturelle; 200 pour des élémens d'agriculture; 200 pour des élémens de physique & de mécanique; 100 pour des élémens de

logique; 150 pour une description abrégée des sciences & des arts utiles.

Si quelqu'un veut exercer ses talens sur un de ces objets, il peut envoyer d'ici au mois de décembre 1776, une table ou synopse de son ouvrage à M. Grégoire Piramowics, secrétaire du college à Varsovie, avec son nom dans un billet cacheté, & avec un essai d'un chapitre de son livre élémentaire. Si le conseil des illustres préposés adopte son plan ou son prospect, le billet sera ouvert, on lui enverra le quart du prix, & il recevra les trois autres quarts lorsqu'il fera parvenir l'ouvrage achevé.

On peut écrire non seulement en polonais, mais aussi en français & en latin.

Les préposés pour ce college de l'éducation publique, sont le prince évêque Mafalski, le prince évêque Poniatowski, le prince Auguste Sulkowski, le chancelier Chreptowitz, le comte Ignace Potocki, le prince Adam Czartoryski, le comte André Zamoyski.

En lisant des noms aussi illustres, on est charmé de voir des personnes si éminentes par leur naissance & par leurs dignités, s'occuper de l'objet important de l'éducation publique, & vouloir la diriger. Il est à souhaiter qu'excités par cet exemple, par des récompenses si honorables, & par l'approba-  
tion

tion de personnes aussi distinguées, les écrivains les plus habiles s'appliquent à donner des livres élémentaires sur toutes ces sciences : livres dont la Pologne ne tirera pas seule tout l'avantage.

Chaque college des palatinats fera composé de sept classes. Dans la première on enseignera aux écoliers d'environ dix ans la langue latine, l'arithmétique élémentaire, un abrégé d'histoire & de géographie, & les premières & principales notions de l'histoire naturelle, touchant les quadrupèdes, les oiseaux & les poissons, en mettant autant que possible les objets sous leurs yeux. Dans la seconde classe on continuera les mêmes études, poussées plus loin. Les écoliers seront environ de l'âge d'onze ans, & ainsi à peu près de suite pour les autres classes. Dans la troisième, l'étude de la langue latine sera finie, & on appliquera les jeunes gens d'environ douze à treize ans en même tems à la géométrie, à l'histoire & à la géographie. Ici on les introduira dans l'étude de la minéralogie & dans la connaissance des fossiles, sur-tout de ceux de la patrie. Dans la quatrième classe on s'attachera sur-tout à la géométrie, & on y joindra des instructions sur la culture des jardins. La physique, l'algèbre & des institutions pour l'agriculture, occuperont les écoliers de la cinquième classe. Dans la sixième

classe on donnera un cours pratique de logique, de mécanique, & d'hydraulique. On y joindra des préceptes relatifs à la conservation de la santé. Dans la septième classe on enseignera le droit, la rhétorique, la poésie, & on exposera les élémens des arts & métiers les plus utiles.

Les jeunes gens élevés, formés & enseignés jusques là, pourront alors, selon leur destination, s'appliquer principalement aux sciences particulières qui se rapportent à leur destination.

**II. Histoire universelle & diplomatique, contenant les événemens les plus remarquables depuis le partage de l'empire jusqu'à Pepin le Bref; par M. WEGUELIN, professeur d'histoire à l'académie des gentilshommes. A Berlin, 1776, chez George-Jacques Decker, imprimeur du roi; in-4<sup>o</sup>. tome I.**

CET ouvrage est assurément très-important, & on peut ajouter unique à quelques égards. L'auteur a déjà fait connaître par d'autres productions jusqu'à quel point il possède l'histoire, & comment il fait la manière. La profondeur, si nous pouvons nous exprimer ainsi, à laquelle il descend pour l'ordinaire, rend à la vérité, pénible la lecture de ses ouvrages; cette peine est encore

augmentée par quelques obscurités dans le style. Mais, comme ce ne sont là que des qualités accessoires, le mérite essentiel demeure toujours hors de contestation.

Il a paru une annonce de cet ouvrage, qui en indiquait le but & en développait le plan. Le but est de bien lier les événemens entre eux, & de les enchaîner à leurs causes : & l'auteur n'a pas cru pouvoir y réussir, sans remonter, des faits qu'il se propose de décrire, à ceux qui les ont précédés : il donne par conséquent un exposé exact de l'état de l'empire avant le siècle de Charlemagne. Cet exposé comprend la révolution arrivée dans les mœurs, les usages, les loix, les notions & les formes sociales des états Européens, après la destruction de l'empire d'occident. Ces détails contiennent le genre de tous les faits arrivés depuis que l'Europe démembrée a pris une espece de consistance.

Les difficultés qui accompagnent ces recherches sont très-grandes ; il s'agit de débrouiller un véritable chaos, de voguer, pour ainsi dire, sans boussole sur des mers inconnues. Les pilotes qui peuvent guider dans cette navigation ne sont guere dignes de confiance ; ce sont les historiens du moyen âge, & ces historiens sont presque tous des moines. Le morceau dans lequel M. Wegelin les caractérise, est fort propre à donner

une idée de la manière d'envisager les objets & de les présenter : c'est ce qui nous détermine à le placer ici tout entier.

“ La curiosité, ce principe indestructible de nos facultés & de nos penchans, agit plus ou moins puissamment sur notre esprit, selon que celui-ci est disposé. Un homme livré à ses propres réflexions, & qui n'est pas distrait par la multitude & la variété des objets, jette un regard hors de la sphère de sa propre activité, & parcourt une suite d'événemens nationaux. Dans un tems où de grandes passions occupent tous ceux qui composent le corps national, il n'y a que les hommes isolés, & en quelque sorte retranchés du corps de la société, qui aient l'impartialité & le loisir nécessaires pour observer les intrigues & le jeu des passions publiques. Les moines, renfermés par état plutôt que par goût dans l'enceinte de leurs monastères, furent autrefois les historiographes de l'occident; & ils se dédommèrent de la privation du concours au système actuel & local, par la part qu'ils prirent à la combinaison des faits présens & passés. A la vérité, le champ de la vision de ces solitaires ne s'étendait pas bien loin. Semblables à ceux qui emploient des lunettes dont les verres ne sont pas bien polis, ils mettaient dans le récit des faits leur propre façon de les considérer.

Avec un esprit peu élevé, ils ne pouvaient donner de la noblesse à leurs récits, ni un grand relief aux nations dont ils traçaient l'histoire. S'il faut par un juste discernement savoir apprécier les Grecs & les Romains, trop célèbres par le génie de leurs écrivains immortels, on doit au contraire suppléer au défaut de notions qui regne dans les récits secs & décharnés des historiens monastiques. Ce n'est qu'en remplissant ces vuides qu'on peut donner à leurs héros une forme un peu approchante des traits de la nature intelligente & morale de l'homme. Sans troubler les faits & sans y joindre des ornemens tout-à-fait étrangers, il dépend de nous de comparer les actions humaines avec le fonds inépuisable des observations faites sur la nature de l'homme. Malheureusement ces hommes morts au monde n'en connaissaient ni les intérêts, ni le langage. Pour se mettre au niveau de la matière qu'ils traitaient, ils étaient obligés de se guinder & de donner dans le style ampoulé. Si des historiens de cet ordre avaient eu le talent d'évoquer les manes de leurs héros, ils les eussent vus sourire ou froncer le sourcil au portrait plus ou moins infidèle qu'on aurait fait d'eux : mais leur incapacité ne les mit jamais dans le cas. „

Si ces moines ressuscitaient, & lisaient

aujourd'hui ce que M. Weguelin dit d'eux, ils seraient, sans doute, bien embarrassés à en deviner le sens; & ils jugeraient que l'art d'écrire a eu ses révolutions, comme toutes les choses humaines. Les périodes suivantes ne les tireraient pas de leur embarras.

“ Dans les siècles d'ignorance, continue M. Weguelin, les erreurs nationales sont comme ce voile noir qui pendait devant la porte du palais des califes, & que les plus grands seigneurs venaient baiser avec un profond respect. L'empire de l'opinion n'est pas tant fondé sur l'ignorance des vérités spéculatives que sur la négligence qu'on apporte à la considération des vérités morales & pratiques. Pour entendre le langage du cœur & des sentimens, il faut d'abord que l'homme sache ce qui se passe au fond de son ame. Sans une connaissance exacte de soi-même, les actions des autres ne paraissent que comme les gestes des muets & les jeux des pantomines dont on n'a pas la clef. Ce n'est que par un sens moral bien exercé, que l'on peut avec succès mettre la main aux portraits manqués & presque effacés du moyen âge. En donnant de l'expression & de la vie à des figures qui n'en paraissent pas susceptibles, il faut éviter avec soin de leur donner la teinte de ses propres sentimens & de ses propres idées. »

On a déjà intitulé quelques ouvrages, *philosophie de l'histoire* ; celui-ci en est , sans doute , la *métaphysique* , & la plus transcendante.

Comme il est impossible de nous embarquer sur cet océan de faits & de raisonnemens , nous nous bornerons à détacher l'endroit central , pour imiter le style de l'auteur de ce volume ; c'est celui de la déposition de Chilperic II , le dernier des rois fainéans , & de l'élévation de Pepin le Bref à la dignité royale.

“ Quoique la privation des honneurs du rang suprême, qui appartenait aux descendants de Clovis, fût un acte d'injustice, du moins ne fut-il pas accompagné de cruauté, puisqu'on se contenta de les déposséder. En orient ils auraient péri; on les eût du moins privés de la vue & mutilés. La fécondité de la maison de Clovis causa les plus vives inquiétudes aux maires du palais; aucun d'eux cependant ne s'avisait de rendre ces princes incapables de produire leur semblable. Malgré la décadence où était la maison royale, il en subsista toujours quelques branches. Ils avaient, non une femme, mais plusieurs; & la plupart moururent jeunes, pour s'être livrés à une vie indolente & voluptueuse. Les attentions qu'on eut pour la personne de ces princes, furent l'effet de l'humanité

des maires & du respect de la nation pour le sang de ses rois, qu'elle n'aurait pas permis qu'on répandît. Ce fut à titre d'adjoints que les maires se firent tant valoir; & il n'aurait nullement convenu à un officier qui voulait passer pour le bras droit du souverain, d'attenter à sa personne. Ce sentiment de respect & de tendresse, quand il ne serait que machinal, fait trop d'honneur à une nation pour ne pas être ménagé avec un soin infini. C'est la barrière la plus naturelle que l'on puisse opposer aux mécontentemens & aux désordres sociaux. Cet attachement pour le sang royal mérite d'autant plus d'attention qu'il tient à des sentimens plus relevés, à l'amour filial, au mouvement de la reconnaissance & à l'impression du devoir. Je ne disconviens pas des abus; & je n'ignore pas que l'adulation, l'ambition & l'avarice gâtent & dénaturent ces sentimens, dans une infinité d'occasions. Mais le soin qu'on prit de la personne des descendans de Clovis, dans le tems où ils étaient privés de tout pouvoir, ne pouvait venir que d'une source beaucoup plus pure; c'était l'effet & l'expression du sentiment national.

En déposant Chilpéric III, on ne lui ôta rien d'essentiel. On ne le priva que d'un vain titre qui lui était inutile, & qui pouvait préjudicier à sa tranquillité. Que l'on suppose

ces princes capables ou incapables de réfléchir, la solitude dans ces deux cas était plus assortie à leur état que la cour. L'étiquette attachée à la vie publique les faisait souvenir de ce qu'ils pouvaient ou devaient être, au lieu que la retraite d'un couvent effaçait l'idée des grandeurs de la terre. Comme ces princes étaient eux-mêmes des images vivantes de la vanité des grandeurs humaines, il leur convenait de sentir l'étendue & l'importance de ces notions : connaissance plus facile à acquérir dans la vie privée que dans la vaine ostentation d'une puissance avilie & d'une grandeur flétrie. Si jamais homme a pu faire sans peine les trois vœux de pauvreté, de chasteté & d'obéissance, ce fut Chilpéric, qui n'avait plus rien en propre, qui n'aurait pu produire que de vils rebuts de l'ambition ou de malheureuses victimes de la jalousie, & qui, à sa honte, n'eut jamais la moindre autorité. Que ceux qui sont tombés du faite des grandeurs, aillent voir Chilpéric, le descendant de tant de rois & de héros, gémir, sous un froc, de la rigueur & de l'injustice du sort ! Un sage qui eût entendu ses plaintes, lui aurait dit : vous avez tort de vous récrier sur la destinée, qui ne vous traite que comme elle a traité les hommes de tous les tems & de tous les âges. Votre grandeur était l'ouvrage de la violence

& de la force. Dès que vous en avez été dépossédé, vous rentrez dans la condition des aïeux de Clovis, qui étaient des hommes privés & tels que vous êtes à présent. Les autres faces auront leur tour comme la vôtre. Au défaut des maximes du siècle, c'est la religion qui élève, ennoblit & attendrit une ame affaïssée sous le poids de ses calamités. C'était la solitude d'une pieuse retraite, qui pouvait effacer ces impressions gravées dans l'ame par la fierté du rang & de l'extraction, qui ne font qu'aggraver le mal & le rendre tout-à-fait accablant.

Ce sermon philosophique est certainement singulier; & ce n'est pas, sans doute, une chose aisée que de consoler les rois dépouillés.

“ Le plus grand malheur de Chilpéric était, que la gloire de sa maison allait être ensevelie avec lui. Mais le tems vient au secours des chagrins & des maux les plus cuisans. Un homme qui s'est familiarisé avec l'idée d'une grande catastrophe, contracte une espèce d'insensibilité qui cicatrise plus promptement ses plaies. Chilpéric, accoutumé à la bassesse, ne ressentit pas vivement sa disgrâce. Si l'on avait confiné dans des couvens les Clovis, les Thierry & les Sigeberts, les ombres de leurs ancêtres les auraient interrompus & troublés au milieu de leurs oraisons

mentales. Mais un homme dont l'imagination froide & presque éteinte n'est pas capable de produire une idée tant soit peu élevée, voit s'avancer le terme de ses destinées ainsi qu'il voit arriver la décrépitude. La dynastie de Clovis finit comme s'arrête une horloge, dont le mouvement spiral se ralentit d'un instant à l'autre, & cesse enfin; Chilpéric fut toute sa vie si près de l'extinction de sa race, que le passage au dernier terme fut presque imperceptible. „

Telle est la maniere de M. Weguelin. Elle se distingue certainement de celle des autres historiens, Il s'est chargé d'une vaste & pénible tâche; & il est sans doute en état de s'en bien acquitter. Mais le nombre des lecteurs capables de suivre & de saisir le fil de toutes ses discussions, sera-t-il considérable? Nous nous abstenons de prononcer, & nous nous bornons à rendre aux talens distingués & aux vues utiles de cet estimable savant, toute la justice qui leur est due.





TROISIEME PARTIE.  
PIECES FUGITIVES.

I. *Second mémoire sur l'eau de l'athmosphère, par un ecclésiastique de Montbéliard, adressé à M. M. amateur de chymie. Suite.*

UNE vapeur est autant eau, que cette quantité qui forme les ruisseaux, les rivières, les fleuves, &c. Il me suffit donc qu'il y ait un cas où l'on puisse concevoir l'eau comme parfaitement pure. Il est vrai que cet état de pureté se perd insensiblement, suivant que les vapeurs sont plus ou moins de tems dans l'athmosphère, & suivant qu'il s'y rencontre aussi de matieres sales. L'été est la saison où l'eau est la plus impure, parce que le soleil attire dans l'air beaucoup plus d'exhalaisons malignes, que dans la saison opposée. Cela se confirme sur-tout dans les pays méridionaux, & spécialement sous l'équateur, où il tombe en torrent, dès le mois de mai jusqu'au mois d'août, une pluie brûlante, chargée d'exhalaisons si malignes, qu'elles infectent l'air & répandent des maladies dangereuses, qui obligent les negros

à ne point sortir de leurs cabanes pendant tout le tems des pluies. Il paraît bien clairement de là , que votre *proposition* est trop vague & trop indéterminée , & que pour la rendre plus vraie , il aurait fallu dire : L'eau , dans quelque état qu'on la suppose , est *rarement absolument pure*. C'est ce que je me proposais de démontrer.

Je passe maintenant à l'examen de la seconde de vos propositions , où vous dites : *L'eau de l'athmosphère a les mêmes propriétés que l'eau minérale artificielle*. Les acides sont les principes producteurs de l'eau minérale *artificielle* , comme les minéraux le sont des acidules *naturelles*. Il doit donc y avoir un rapport étroit entre les propriétés de ces eaux , & leurs effets doivent être les mêmes tout au moins par approximation. Mais on ne connaît encore que quelques effets des acidules naturelles : d'où doit résulter la même incertitude à l'égard des acidules artificielles. Les effets que les naturelles produisent sur le corps humain , de même que sur les végétaux , varient suivant les divers tempéramens , les lieux , les tems , & d'autres circonstances où on les emploie. Sur les uns , elles ne produisent d'autres effets que ceux de l'eau ordinaire ; aux autres , elles leur sont entièrement contraires , & à d'autres elles contribuent au rétablisse-

ment de leur fanté. L'expérience m'a convaincu plus d'une fois de ce que je viens d'avancer.

Dans les endroits de l'Allemagne, où il se trouve des sources d'acidules, les habitans s'en servent, dès l'âge le plus tendre (toutefois suivant qu'ils m'en ont assuré), pour leur boisson ordinaire, sans qu'elle produise sur eux aucun effet extraordinaire. Me trouvant sur les lieux, je voulus aussi en faire le même usage; mais les effets en furent bien différens: car je contractai bientôt une fièvre opiniâtre, à laquelle succéda une toux suffocatoire, qui ne s'est diminuée que par une abstinence rigoureuse de ces eaux. Quoiqu'il en soit de ces effets singuliers, j'y remarquai pourtant une propriété admirable pour la végétation. Les endroits qui en étaient arrosés par leur écoulement, étaient couverts d'excellentes herbes, & en si grande quantité, que je l'attribuai aux acides fertilisans dont ces eaux étaient imprégnées.

Cependant, quoique l'art nous ait appris la manière de composer une eau minérale, semblable pour le goût à celle qui nous vient de source, on ne saurait disconvenir qu'il n'y ait encore une grande différence entre ses propriétés, & celles des acidules naturelles. Nous ne sommes pas encore assurés si ce qui produit l'eau minérale artificielle

est la même matiere que ce qui produit l'eau minérale naturelle. D'ailleurs, qui a jamais pu suivre la nature dans la production de ces eaux, & fixer la quantité des différens acides qui entrent dans leur composition ? Les *subtituts* ne produisent jamais que par approximation les mêmes effets que devraient produire les corps, à l'absence desquels on les emploie. Quelle différence n'y aura-t-il pas de même entre cette eau minérale artificielle, & l'eau de l'athmosphère ? L'athmosphère est un laboratoire où la nature suit les loix invariables du souverain Créateur, sans se soucier ni de notre attention, ni de nos conjectures. Elle suit dans ses opérations une route régulière & constante, sans se régler sur l'exactitude ou la non-exactitude de nos balances, pour déterminer les doses de matiere qu'elle emploie pour produire tel ou tel phénomène. Ses secrets réservoirs sont toujours remplis d'excellente matiere, au lieu que nos laboratoires sont remplis de mille corps étrangers, qui altèrent celles dont le chymiste se sert pour ses expériences. Il ne faut jamais s'imaginer que les productions humaines puissent produire les mêmes effets que ceux que la nature produit. Combien nos connaissances ne sont-elles pas encore bornées ! Combien nous manque-t-il encore d'expériences !

Pendant que nous serons hommes, il nous fera bien difficile de raisonner, sans conjectures, sur ce qui est au-dessus de notre portée. Les conjectures sont encore fort éloignées de la vérité. Nous connaissons, il est vrai, l'existence de beaucoup de corps différens qui flottent dans notre atmosphère. Nous savons qu'il y a des acides différens, des huiles de toute espèce, des parties terreuses, des vapeurs, des exhalaisons, du feu, la matière électrique, la matière magnétique, & une infinité d'autres que nous ne connaissons pas. Ces différens corps, par leur attraction, par leur répulsion, par leur frottement, produisent tous les phénomènes que nous connaissons, & mille autres que nous ignorons encore. Nous savons que l'eau minérale est composée d'acides différens. Mais par quelle certitude pouvons-nous établir que, puisqu'il y a des acides différens répandus dans l'atmosphère, l'eau de l'atmosphère doit avoir les mêmes propriétés que l'eau minérale artificielle? Par quelle expérience avons-nous pu découvrir que les matières intégrantes de l'eau de sel artificielle, sont non seulement les mêmes que celles de l'eau de sel naturelle, & même que celle de l'eau de l'atmosphère? A peine trouve-t-on deux sources d'eau minérale de même qualité: les unes sont plus acides &

les

les autres le font moins. Muschembroeck prétend qu'on trouve dans les eaux de *Spa*, de l'ocre, du fer, du cuivre, du soufre, du vitriol, du nitre, du plomb & de la céruse. Par le moyen de ces différens corps, ne pourrait-on pas composer une eau de *Spa* artificielle? Mais cette eau aura-t-elle les mêmes propriétés que l'eau de l'athmosphère? En ajoutant ou en diminuant les acides, on pourra également imiter toutes les eaux minérales connues, & l'eau de l'athmosphère aura-t-elle donc les propriétés de toutes les eaux minérales? Qu'on fasse mille expériences différemment renouvelées sur l'eau de l'athmosphère, on n'y découvrira jamais ni les propriétés, ni les effets des eaux, soit naturelles, soit artificielles, de *Selz* ou de *Spa*, &c. Convenez donc, monsieur, que vos propositions sont vraiment hasardées, & qu'il ne suffit pas, sous prétexte que les eaux minérales s'appellent en latin *acidula*, d'attribuer les mêmes propriétés à l'eau de l'athmosphère, parce que votre système s'appelle *acidum pingue*. Permettez que j'ajoute ici encore ces trois raisons.

1°. Si l'eau de l'athmosphère a les mêmes propriétés que l'eau minérale artificielle, au défaut d'eau minérale naturelle, pourquoi n'emploie-t-on pas & ne prescrit-on pas l'usage de l'eau de l'athmosphère? Ne pré-

ferent-on pas dans les circonstances nécessaires, de payer bien cher les eaux minérales naturelles, plutôt que d'employer les artificielles ou l'eau de l'atmosphère? Il faut bien qu'on ne reconnaisse pas dans celles-ci les propriétés de celles-là.

2°. Pourquoi l'eau de l'atmosphère, qui est la première origine des fontaines, ne leur communique-t-elle pas à toutes indifféremment les mêmes propriétés? Mais plutôt pourquoi remarque-t-on des propriétés différentes dans presque toutes les fontaines?

3°. Si l'eau de l'atmosphère a les mêmes propriétés que l'eau minérale artificielle, elle doit communiquer les propriétés des corps intégrans dans les endroits où elle se rencontre; pourquoi donc voit-on encore tant de terres incultes sur la surface du globe, & pourquoi la croûte de la terre n'est-elle pas par-tout imprégnée de principes végétaux? L'expérience nous prouve assez chaque jour, que ce n'est qu'avec un travail soutenu, avec des engrais, tant naturels qu'artificiels, & à force de labeurs, qu'on fertilise les terres. On connaît assez les effets des acides pour l'amélioration des terres; & pour exciter la végétation.

Lisez sur cette matière ce qu'en dit M. Dupui d'Emportes, dans son *corps complet d'agriculture*, à l'article des engrais & à

de celui de la trempe des semences. Un grain d'orge s'était trouvé au hasard, l'année dernière, dans mon jardin; je l'arrosai avec foin, tantôt avec de l'eau de sel & de nitre, & tantôt avec de l'urine. Ce grain d'orge multiplia tellement, par le secours de ces engrais, & tala pendant le courant de l'été, qu'il produisit soixante & quelques tiges bien nourries; qui vinrent toutes à une parfaite maturité. Si les acides répandus dans l'athmosphère peuvent communiquer à l'eau leurs propriétés, pourquoi cette eau, en tombant sur les landes & sur les terres incultes, ne les fertilise-t-elle pas tout au moins d'une manière quelque peu sensible? Mais, vous ne l'ignorez pas, un champ de pure glaise ne s'amendera jamais par les seuls acides qu'entraîne l'eau de l'athmosphère, jamais ses parties gluantes ne se sépareront, & ses molécules ne se rompront & ne s'atténueront, si on n'emploie d'autres moyens pour en aider l'amélioration. Cependant, si l'on répand sur cette terre froide & tenace une suffisante quantité de chaux, de sel, de nitre, ou de cendre graveleuse, bientôt cette terre ingrate deviendra fertile, féconde & riche. D'ailleurs, ramassez dans un vase exposé en plein air, dans telle saison qu'il vous plaira, une suffisante quantité de cette eau de l'athmosphère; laissez la déposer ou éva-

porer, & après l'évaporation examinez le résidu avec une loupe, ou au goût, vous verrez si l'acide résultat se trouve en quantité suffisante pour lui communiquer les propriétés de l'eau minérale artificielle.

Pour faire une teinture ou un extrait de plantes, de fleurs, ou d'autre matière médicinale, il faut une proportion exacte entre l'eau & la matière, sans quoi on ne pourra se procurer l'effet qu'on en attend. Une feuille de thé dans un pot d'eau chaude, ou une pincée de sel dans un baquet d'eau de fontaine, ne lui communiquera jamais sa vertu pectorale ou acide. Quoiqu'il y ait une quantité indéterminée d'acide dans l'atmosphère, cette quantité n'est pourtant point proportionnée à la masse d'eau qui s'y trouve, pour l'absorber & en recevoir les propriétés. Les huiles, les parties terreuses & les autres exhalaisons n'amortissent-elles pas les effets que les acides pourraient communiquer à l'eau? Ainsi, tant qu'il y aura d'autres corps répandus dans l'atmosphère avec les acides, jamais l'eau ne pourra y recevoir les propriétés que vous lui supposez.

¶ Puis donc que vous nous donnez, dans votre mémoire, des conseils assaisonnés de l'acide caustique des passions, souffrez que je vous donne ici les miens, mais assaisonnés avec le miel de l'humanité. Ce qui nous rend

des êtres sociables, c'est la douceur, la modération, l'urbanité; pendant que les passions, qui sont contraires à ces vertus, ravalent honteusement la dignité de l'homme, & de l'homme savant. Souvenez-vous donc que nous sommes hommes, & que pendant que nous ferons hommes, nous ne devons jamais perdre de vue les devoirs réciproques que nous nous devons les uns aux autres. Tous nos travaux ne doivent avoir pour but que le bien public. Un but si noble doit nous porter à la douceur & à l'humanité. Les passions ne servent qu'à aigrir les esprits, & jamais à les éclairer. Ceux qui voient plus clair que les autres, ne doivent pas pour cela s'enorgueillir de leur savoir; mais leur savoir doit les rendre humains, afin de pouvoir éclairer ceux qui le font moins. Un ton magistral & décisif sera toujours un obstacle puissant aux progrès des sciences, à l'avancement desquelles nous devons nous faire gloire de concourir par nos travaux communs.

---

## II. Lettre aux éditeurs.

MESSIEURS. Voici quelques observations que j'ai faites en lisant, sur le livre de l'esprit d'Helvetius: vous en ferez l'usage que vous voudrez; en y ajoutant les corrections que

vous trouverez à propos ; en ajoutant ou retranchant comme vous le trouverez bon.

L'esprit de système & l'amour des paradoxes , nuisent à la découverte & aux progrès de la vérité dans le politique & le moral comme dans le physique ; & malheureusement ce sont les plus grands génies qui ont été possédés de cette manie. Descartes , prévenu en faveur de ses *tourbillons* & de sa *matiere subtile* , voulait tout expliquer par eux. Newton rendait raison de tout par son principe favori de l'*attraction* , sans penser que cette attraction est une pure supposition, un *mot* qui n'a peut-être pas plus de signification que la *sympathie* & les *qualités occultes* des anciens. De nouveaux physiciens , entêtés de leurs *corpuscules ultramondains* , qui n'ont sans doute d'existence que dans leur imagination féconde , prétendent expliquer par là les mouvemens des cieux & tous les phénomènes de la nature.

Nous pouvons faire la même remarque par rapport à la politique & à la morale. Par exemple , parce que le climat a quelque influence sur les mœurs & les loix , Montesquieu attribue presque tout au climat, jusqu'à la diversité des religions & des cultes. Ainsi les uns établissent pour fondement unique de l'*obligation morale*, l'*utile* ; d'autres l'*honnête* ; ceux-là l'*autorité* du Législateur suprême ,

sans considérer que c'est de la réunion de ces principes que l'obligation morale tire toute sa force.

De même l'auteur du *livre de l'esprit*, qui a écrit sans doute avec beaucoup d'esprit, n'est pas à l'abri de ce défaut : prévenu que toutes les âmes sont capables du même degré d'attention (*tome II, disc. 3 & 4*). Il prétend que tous les hommes peuvent faire les mêmes progrès dans les sciences, s'élever aux connaissances les plus sublimes, aux plus hautes idées, & qu'il n'y a de différence entre les esprits que celle qu'y met l'éducation. Il comprend, il est vrai, dans cette éducation, les livres qu'on lit, les gens qu'on fréquente, la méthode qu'on suit, les objets que le hasard présente ; car on fait qu'il y a une éducation que nous recevons des choses & des objets qui nous environnent. Mais il exclut d'autres causes qui me paraissent avoir aussi une influence considérable sur les esprits : comme, par exemple, une conformation des organes plus ou moins parfaite, des sens plus ou moins grossiers, &c. Il s'exprime ainsi (*disc. III, page 34*) : " L'inégalité d'esprit, occasionnée par la différente constitution des hommes, est insensible. Aussi n'a-t-on pas, par aucune observation exacte, pu jusqu'à présent déterminer l'espece de tempérament le plus propre à for-

mer des gens de génie, & ne peut-on encore savoir lesquels des hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou sanguins, ont le plus d'aptitude à l'esprit. „

Cependant l'expérience prouve tous les jours que les sanguins, par exemple, chez qui le sang circule plus librement, ont aussi les idées plus nettes, l'imagination plus vive, la conception plus prompte. Et combien d'auteurs n'ont pas éprouvé qu'ils composaient avec beaucoup plus de facilité, après avoir bu certaines liqueurs qui montaient leur imagination, & donnaient un cours plus rapide au sang & aux esprits animaux? Combien qui sont redevables au café ou au vin, des plus beaux morceaux de leurs ouvrages?

Ainsi, sans exclure les causes que cet auteur assigne à cette différence prodigieuse qu'on remarque entre les esprits, je crois qu'il faut y en ajouter d'autres, telles que sont la différente organisation, le tempérament, le climat, la température de l'air, la situation des lieux qu'on habite, les alimens, les boissons, le genre de vie; je suis persuadé que toutes ces choses concourent à rendre l'esprit plus ou moins pénétrant, plus ou moins propre à faire des progrès dans les sciences & dans les arts; & c'est sur quoi l'histoire nous fournit des autorités respec-

tables , & l'expérience des exemples frappans.

Gallien a fait voir avec succès l'influence des divers états du corps , & sur-tout des alimens, sur les facultés de l'ame. Ses paroles sont remarquables : " Que ceux , disait-il , qui ont de la peine à croire que la nourriture puisse rendre les uns plus modérés, les autres plus dissolus , ceux-ci incontinens , ceux-là sobres , d'autres entreprenans , timides , doux , modestes , hargneux ; viennent à moi pour apprendre ce qu'il leur convient de manger & de boire ; ils se sentiront plus propres à la philosophie morale , & plus capables de perfectionner les facultés d'une ame raisonnable , quand j'aurai par ce moyen fortifié leur pénétration & leur mémoire , que je les aurai rendu plus studieux & plus sages ; car outre ce qui regarde les alimens & la boisson , je les instruirai de l'influence des vents , de la température de l'air qui nous environne , des lieux qu'il faut préférer , & de ceux qu'on doit éviter. „ ( *Voyez Charter, tome V, page 457 ; & M. Tissot, sur la santé des gens de lettres.* )

Si la différence des esprits ne procede que de l'éducation ou de la différence du gouvernement , je demande pourquoi les habitans de la Béotie , qui vivaient sous le même gouvernement que les autres Grecs , étaient

lourds, pesans, stupides, tandis que ceux qui respiraient l'air d'Athenes étaient pénétrans, spirituels, propres aux sciences? Cette différence ne pouvait venir que du climat ou plutôt de la température de l'air; celui d'Athenes était vif, pur, subtil; celui de Béotie était pesant, grossier: de là le proverbe:

*Boeotum in crasso jurares aëre natum.*

“ N'ignorez point, dit Platon, que la situation des lieux ne contribue pas peu à rendre les hommes meilleurs ou pires. „  
(*De legib lib. VIII.*)

Ne voit-on pas de nos jours que ceux qui habitent un climat rude, ont des mœurs plus féroces; que ceux qui respirent un air épais & marécageux, ont l'entendement plus bouché, l'esprit plus lent, la conception plus difficile? De là le grand nombre de *cretins* ou imbécilles qu'on trouve dans les environs d'Aigle & dans le bas Vallais.

Les habitans des pays montagneux & sauvages, qui ont peu de communication avec les autres hommes, ont peu d'idées & de combinaisons, & par conséquent par la nature du lieu ils ont peu d'étendue d'esprit. Ce n'est pas à dire qu'ils soient moins heureux; car si les connaissances nous ouvrent plusieurs sources de plaisir & d'agrément,

elles nous ouvrent peut-être encore plus de sources , de peines & d'amertumes ; & c'est un problème moral que je propose à résoudre à vos lecteurs , savoir , *si les lumières contribuent plus au bonheur qu'au malheur des hommes.* J'ai l'honneur d'être , &c.

---

### III. *Autre lettre aux éditeurs.*

MESSIEURS. Quoique la gazette de Berne ait fait mention d'une manière imparfaite de l'événement que j'ai l'honneur de vous communiquer , il m'a paru assez remarquable & assez surprenant pour être inféré dans votre journal avec plus de détail & d'exactitude.

Marguerite Trüller , fille de Christian Trüller de Gessenay , perdit entièrement l'usage de la parole à l'âge de sept ans , à la suite d'une maladie violente accompagnée de convulsions ; depuis lors elle fut languissante pendant quelques années. Sa santé ne se remit que fort lentement ; mais pour la parole il n'en fut plus question ; elle ne pouvait pas même former des sons , bien loin de pouvoir articuler une syllabe. Cependant ses parens ne négligerent point son éducation ; elle fréquenta les écoles avec ses frères & sœurs , elle faisait souvent réciter les leçons à quatre de ses cadets ; & pour les corriger

quand ils manquaient, elle mettait son doigt sur le mot ou la syllabe qu'ils fautaient. Elle apprit à écrire avec succès; j'ai vu de son écriture qui est belle & correcte. Depuis environ trois ans elle crût & se forma beaucoup pour son âge. Elle entra l'hiver dernier dans sa quinzième année. Peu de tems avant le nouvel an 1776, elle éprouva de grandes démangeaisons de parler, faisant pour cela des efforts continuels. Un jour elle écrivit sur une ardoise avec une aiguille à tricoter : *Ma mere, je n'ai point encore perdu l'espoir de recouvrer la parole.* Sa mere lui répondit qu'elle ne devait pas se bercer d'une espérance qui ne pourrait jamais se réaliser, qu'une expérience de sept ans devrait l'avoir désabusée, qu'il ne fallait pas par des chimeres aggraver la croix que la Providence lui avait imposée. Les choses en resterent là durant cinq à six semaines, pendant lesquelles elle faisait toujours des efforts pour former des sons, mais inutilement. La nuit du 14 janvier, elle fut plus agitée qu'à l'ordinaire; elle ne put fermer l'œil. Son pere étant sorti de grand matin, selon sa coutume, pour soigner le bétail, elle s'efforça, mais en vain, de prononcer le nom de pere; à peine fut-il parti, qu'elle appella à haute voix sa mere. A cette voix inconnue la mere demanda, qui est-ce qui m'appelle? On lui

répond, *c'est votre Marguerite*. Qu'on s' imagine la surprise, la joie, le saisissement de cœur de cette pauvre mere ! Freres & sœurs s'attroupent autour d'elle ; on s'embrasse en pleurant ; chacun veut être le premier à annoncer au pere cette heureuse nouvelle ; la fille obtient à force d'instances qu'on lui laisse ce plaisir à elle-même. Le retour du pere est attendu avec impatience ; il arrive enfin, elle le salue & l'appelle ; immobile d'étonnement, il reste lui-même muet, des larmes de joie coulent sur ses joues, & après plusieurs embrassemens, toute la famille se prosterne devant l'Être suprême pour lui rendre ses actions de grâces. Les voisins s'assemblent & se joignent à eux. Depuis lors cette fille parle avec autant de facilité que si elle n'eût jamais été privée de la parole, & je l'ai entendue moi-même réciter très-distinctement des psaumes & des cantiques qu'elle avait appris à l'école. Ce qui rend le fait encore plus intéressant, c'est que cette fille est poëte ; pendant qu'elle était muette, elle avait déjà écrit des vers sur son état ; après avoir recouvré la parole, elle en a composé de nouveaux, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance. On peut les traduire ainsi en notre langue.

Du Dieu de l'univers la puissance infinie

Eclate à nos regards dans le cours de la vie,

Et nous éprouvons chaque jour  
Les merveilles de son amour.

Je suis de ce pouvoir un monument sensible ;  
Il opère en ce jour un miracle visible ;  
De ma langue empêchée il brise le lien ,  
Du don de la parole je recouvre le bien.  
Pour cette grâce , ô Dieu ! je te fais la promesse  
D'adorer constamment ta profonde sagesse ,  
De consacrer ma bouche à chanter à jamais  
Ta suprême puissance , tes dons & tes bienfaits.

Etant moi-même dans le voisinage du lieu  
où la chose s'est passée , j'ai été à portée de  
m'en instruire avec exactitude. J'ai l'hon-  
neur d'être , &c.

IV. *Morceau tiré du premier chant du poème  
sur l'éloquence de M. l'abbé LASERRE.*

Du sujet bien choisi que toutes les parties ,  
Avec soin , mais sans peine , entr'elles assorties ,  
En se réunissant pour composer un tout ,  
De l'uniformité préviennent le dégoût.  
Imitez ce jardin où l'art forme un ensemble  
De cent objets divers que le goût y rassemble.  
Ici le front ambré des arbrustes fleuris ,  
D'un mobile berceau nous offre le lambris ;

Là , les dons variés de Flore & de Pomone  
 Prolongent le printems , & devancent l'automne ;  
 L'oranger , exhalant de suaves odeurs ,  
 Mêlé l'or de ses fruits aux perles de ses fleurs ;  
 L'œillet épanoui , les tulipes écloses ,  
 Ajoutent leur émail à l'incarnat des roses.  
 Voyez comme ce chêne aux branches des ormeaux  
 Paroit, en se jouant , enlacer ses rameaux.  
 Des gazons, des forêts, des bosquets, des fontaines,  
 Aux spectateurs surpris présentent mille scènes ,  
 Dont les compartimens dessinés avec art ,  
 Ne semblent à nos yeux que les jeux du hasard.  
 Ainsi d'un écrivain la féconde industrie  
 Doit , en s'y soumettant , cacher la symmétrie ,  
 Et nous offrir un tout où la variété  
 Ajoute ses attraits à ceux de l'unité.

Tout orateur est peintre. Il faut que le génie  
 Colorant le dessin , lui prête un air de vie.  
 C'est du cœur ébranlé la vive émotion  
 Qui donne des transports à la froide raison ,  
 Qui fait , à la morale ôtant sa sécheresse ,  
 Sous un riant dehors nous offrir la sagesse ;  
 En mettant sous nos yeux les objets qu'on décrit,  
 Associer les sens au plaisir de l'esprit.  
 Regarde cette toile où Spendon fait éclore.

Les présens variés de l'éclatante Flore.

Du magique burin le brillant coloris

Nous offre le velours & la fraîcheur des lys.

Je voudrois les cueillir ; & ma main indécise ,

Même en la soupçonnant , se prête à la méprise ;

Mais jamais de ces fleurs les sommets entr'ouverts

D'un savoureux parfum n'ont embaumé les airs.

D'un style ingénieux qui quète les suffrages ,

Ces lys feront pour moi les fidelles images ;

Ils n'ont aucune odeur ; avec beaucoup d'éclat

Ils séduisent les yeux , sans flatter l'odorat.

Quand des injections l'étonnant artifice

Prête à des corps sans vie un embonpoint factice ,

D'un liquide pourpré les pénétrans ruisseaux

Des nerfs inanimés colorent les faisceaux ;

Mais jamais dans les yeux l'immobile prunelle

Ne fit du sentiment rejaillir l'étincelle ;

Et le sentiment doit , échauffant nos esprits ,

Ainsi que dans nos yeux , briller dans nos écrits.

Pour nous persuader il faut qu'on nous enflame :

L'esprit parle à l'esprit : il faut parler à l'ame.

*V. Grégoire à M. de Voltaire.*

JARNIGUÉ , monsieur de Voltaire ,

Comme votre nom fait du bruit !

Il n'est courtisan , solitaire ,  
Riche , pauvre , grand & petit ,  
Qui ne parle de votre esprit.  
Vous en avez si fiere dose  
Que le gros monsieur Grippeton ,  
Ce bailli de notre canton ,  
Qui joliment parle & compose ,  
N'est près de vous qu'un hanneton.  
De vos vers & de votre prose  
Chacun admire le dicton.  
Vos écrits brillent comme rose ,  
Et chaque mot est fleur éclosé.  
C'est dommage que , sous ces fleurs ,  
Par-ci , par-là , vous dites chose  
Qui donne sur les doigts aux mœurs ;  
Et vous savez bien que le diable ,  
Qui passe pour un fin matois ,  
Se réjouit en tapinois ,  
Lorsque , sous sa griffe effroyable ,  
Il peut attraper le minois  
De quelques bonnes créatures  
Qui , par de méchantes lectures ,  
Mettent leurs vertus aux abois :  
Car , voyez-vous , un mauvais livre  
Ne vaut pas un denier la livre ;

Et, comme dit notre curé,  
 Qui, morgué, n'est pas une bête,  
 C'est un poison doux & sucré  
 Que le démon lui-même apprête,  
 Pour nous entortiller la tête,  
 Et nous faire, fans le favoir,  
 Trébucher dans le pot-au-noir.

Pour nous, grace à la providence,  
 Je n'avons point l'esprit gâté.  
 Si je n'ons point grande science,  
 Du moins j'ons de la probité.  
 Dans la famille de Grégoire  
 On n'a jamais bronché d'un pas;  
 Et quoique je ne sachions pas  
 Déchiffrer à fond le grimoire,  
 La gazette & les almanachs,  
 J'avons, morgué, l'honneur en vue;  
 Et j'irions, sous une massue,  
 Nous faire casser jambe & bras  
 Plutôt que pécher en ce cas.  
 Excusez, monsieur de Voltaire,  
 Si je parlons si librement.  
 Je vous dégoisons sans mystère  
 Ce que je pensons bonnement.  
 Adieu donc. Que vos destinées

Aillent par-delà cent années ;  
 Et que votre muse par-fois ,  
 En se rongant ongles & doigts ,  
 Fabrique des chansons à boire  
 A la louange de Grégoire.  
 Si vous avez cette bonté ,  
 Je vous promettons , jarnigienne ,  
 De prier Dieu qu'il vous maintienne  
 Dans la joie & prospérité  
 Jusqu'au bout de l'éternité.

---

VI. *Plan d'études pour le college des arts ,  
 fondé à Zurich. Publié pour servir de mo-  
 dèle à un college parallèle. Zurich, 1776.  
 Suite.*

### L A R E L I G I O N .

Ce n'est pas la théologie , mais la religion ;  
 ce ne sont point des controverses , mais des  
 sentimens , des principes , des maximes re-  
 ligieuses , qu'on enseigne dans ce college ,  
 aussi simplement , aussi clairement qu'il  
 est possible. On n'a sans doute qu'à prou-  
 ver la vérité , & dès lors il sera inutile de  
 faire mention des erreurs & de les réfuter.  
 Elles disparaissent comme les ténèbres de la  
 nuit au lever du soleil.

Dans les arts & les sciences qu'on en-

seigne, les professeurs envisagent toujours le côté pratique ; sur-tout dans l'instruction de la religion.

La religion nous apprend les relations du Créateur avec la créature ; non seulement pour l'éternité, mais aussi pour la vie présente. Toutes les leçons de religion ont pour but d'établir cette grande vérité, que la piété est utile en toutes choses, soit pour cette vie, soit pour la vie à venir. C'est pourquoi l'on ne se contente pas d'enseigner purement & simplement les sublimes vérités de l'existence de Dieu, de ses perfections, de sa providence, & de tout ce qu'il a fait pour sauver les hommes : on a, de plus, le soin d'apprendre aux élèves l'influence qu'elles ont sur cette vie, combien elles nous engagent à remplir soigneusement les devoirs que l'humanité & notre vocation particulière nous imposent.

C'est ainsi qu'un jeune homme se familiarise avec ces grandes idées, qu'il s'accoutume de bonne heure à penser à Dieu : c'est ainsi que son créateur, son meilleur ami, son bienfaiteur, son rémunérateur est sans cesse présent à son esprit, au milieu de ses occupations, de ses amusemens, au collège, hors du collège, dans la solitude, & avec ses compagnons. C'est ainsi que s'enflamme son courage, son zèle pour la vertu. C'est

ainsi qu'il apprendra à supporter sans impatience les peines inséparables de cette vie. Enfin c'est ainsi qu'on parvient à détruire les défauts, & à étouffer le germe du vice.

On représente aux écoliers le culte public, comme un objet auguste & sacré; on leur recommande d'y assister assiduellement & avec dévotion. On leur persuade qu'il n'est ni tems, ni lieux, ni situation, où l'on ne trouve occasion de servir Dieu; & que jamais nous ne le servons mieux que lorsque nous employons toutes les facultés, toutes les forces du corps & de l'esprit, à notre propre bien, à celui de la société dont nous sommes membres. C'est par là qu'on s'efforce de déraciner le préjugé, qu'on ne peut servir Dieu que par des actions héroïques, par des souffrances, par le sacrifice de ses biens, & de sa vie.

On trouve très-rarement des occasions de prouver son amour envers Dieu par des actions d'éclat, par la mort pour la patrie & pour la religion. Eh! ne dois-je rien faire, parce que je ne peux rien faire de brillant? *L'obéissance vaut mieux que le sacrifice.* L'obole de la veuve vaut mieux que les riches aumônes des scribes. Celui qui fait bon usage d'un seul & même du moindre talent, est aussi agréable à Dieu, que celui qui, en ayant reçu davantage, les emploie fidèlement.

C'est dans cette vue qu'on enseigne particulièrement aux élèves *la religion de l'enfant* ( si l'on peut s'exprimer ainsi ), de l'adolescent, du citoyen, de l'ouvrier, selon sa position, ses idées, ses penchans, ses fonctions & ses relations particulières.

La connaissance de Dieu, l'observation des devoirs de l'homme & du chrétien, sont présentées comme le seul, le vrai, & l'infaillible chemin à la félicité. C'est ainsi qu'on éloigne la superstition, l'incrédulité, la bigoterie, & la funeste habitude de n'être chrétien que les dimanches & dans les assemblées religieuses.

Ce que nous venons de dire fera connaître assez la méthode suivie dans les leçons de religion. On pose d'abord pour fondement les principes de la religion naturelle, qu'on étend, qu'on éclaircit, & qu'on appuie ensuite par la révélation. On écarte soigneusement tous les systèmes de religion, fondés sur des hypothèses, pour n'expliquer que les livres sacrés, & les sublimes réflexions d'Ostervald. D'abord on en donne une espèce d'abrégé, en suivant le cours de la vie de Jésus-Christ & de ses apôtres, écrite depuis quelque tems par l'illustre M. Hess : on présente ensuite le caractère des tems & des lieux où les auteurs sacrés ont écrit; on peint les mœurs & les sentimens des juifs & des

païens , auxquels on oppose le tableau de la vie de Jésus - Christ. L'histoire évangélique sur-tout n'est pas négligée ; on explique les paroles & les actions du Sauveur. On rend cette instruction , assez abstraite en elle-même , aussi agréable qu'il est possible , par des exemples intéressans. Les passages obscurs , les allusions à des usages & à des mœurs antiques , les proverbes & les expressions locales s'appliquent aux circonstances présentes.

A cette maniere de lire & d'expliquer les livres saints , on joint encore la méthode érotématique ; on enseigne les premières vérités de la religion & les principaux devoirs du christianisme relativement à la vie privée , par des questions intéressantes , par des paraboles , par des exemples , & par des images à la portée des élèves.

Si par ce moyen on parvient à familiariser un jeune homme déjà dans la fleur de l'âge , avec les grandes idées de l'immortalité , de la résurrection , du dernier jugement , & de sa vraie destination , jamais il n'oubliera son Créateur , & il se fera un plan de vie conforme aux principes de la religion , dont il ne s'écartera jamais.

Tout écolier attentif & docile ne manquera pas , après son cours , d'être suffisamment

instruit pour être en état de subir un examen de religion , & d'être admis à la Sainte-Cene , conséquemment au nombre des chrétiens adultes , & de devenir ainsi membre de l'église chrétienne.

### L E D E S S I N .

Le dessin ( ainsi que l'écriture & l'arithmétique ) est par lui-même un excellent moyen pour aiguïser l'attention. Il contribue à raffiner le goût , qui sert à déterminer le choix de l'acheteur , ou du vendeur , soit dans la préparation , soit dans l'achat des marchandises & des meubles de toutes especes. Personne n'ignore combien le dessin , ainsi que tous les beaux arts & un goût épuré sont propres à éloigner les jeunes gens des amusemens frivoles & pernicioeux , à leur en procurer d'utiles & honnêtes , & en général à donner plus d'aménité au caractère.

Mais c'est particulièrement aux gens de métier , aux artistes , & aux fabricans , que le dessin est nécessaire. Combien de tems & de matériaux ne peut-on pas épargner , quand avant d'entreprendre un ouvrage , avant de faire des essais , des changemens , &c. on a soin d'en faire des ébauches , des modeles , & des plans exacts ?

On acquiert aussi le talent de copier avec

la dernière facilité tous les chefs-d'œuvres remarquables qu'on a occasion de voir, soit en voyageant, soit chez soi, afin de les imiter dans la suite.

Si nous recommandons le dessin à cette classe de citoyens, nous sommes fort éloignés de le croire indigne des personnes de qualité. L'abbé Pluche conduisait son chevalier dans tous les ateliers. Rousseau & Loke ne regardent en aucune manière la connaissance & même la culture des arts & des métiers, comme indifférente dans l'éducation d'un gentilhomme.

Il n'est presque aucun genre de vocation, qu'on ne facilite par le dessin, & auquel il ne prête des secours. J'en appelle à tous les mathématiciens, ingénieurs, officiers, &c. qui doivent savoir lever & enluminer des plans & des perspectives, peindre des paysages d'après nature, & les enrichir de cartouches & d'autres ornemens. Les sculpteurs, les médailleurs, les graveurs & les faïanciers doivent posséder parfaitement le dessin. Les fabricans, les ouvriers en soie, les tisserands, les rubanniers, & autres, ont spécialement besoin de connaître toutes les espèces de fleurs, & de dessins à la mosaïque. Les tailleurs de pierres, les maçons, les charpentiers, les menuisiers, & autres, doivent savoir tirer leur trait, & enluminer

un plan. Les orfèvres, les jouailliers, les potiers d'étain, les chauderonniers, les ferruriers dessinent particulièrement des cartouches, & toutes les espèces d'ornemens d'après le Pautre, Marot, Blondel, le Clerc, Bertain, César Rippe, & autres artistes plus récents. Les jardiniers apprennent à tailler les arbres selon différentes figures convenables, à dessiner des jardins, des allées, des parterres, &c. En un mot, on donne à chacun à copier & à dessiner des pièces qui ont rapport à sa vocation particulière.

Comme nous avons aussi recommandé le dessin, même à ceux dont l'état n'est point d'être artistes, on leur donne des dessins d'un genre plus relevé, afin de perfectionner leur goût, de les mettre en état de bien juger de toutes les espèces d'ouvrages, & de n'être point dupes des ouvriers ignorans.

Voici la méthode adoptée dans l'instruction du dessin. D'abord on donne à l'écolier, des fruits, ou les fleurs les plus simples, dessinés d'après nature; c'est à lui d'en faire l'ébauche par le moyen du crayon, le tout sans se servir du compas, ou de quelque autre outil, uniquement d'après son propre coup-d'œil. Il doit distinguer la lumière & l'ombre par des traits plus ou moins forts. Peu à peu il apprend à mieux marquer les ombres

par un plus grand nombre de lignes, jusqu'à ce qu'il sache embellir son dessin avec la plume. Cette maniere de dessiner est propre, rend la main légère & sûre, & est d'une absolue nécessité pour tous ceux qui gravent en taille douce.

Après cela on lui donne le pinceau; on lui apprend à marquer l'ombre avec de l'encre à la Chine, & à mettre ainsi son dessin au net. C'est alors qu'on lui explique pourquoi des objets plus éloignés paraissent toujours dans un plus petit jour, que les plus proches; pourquoi les intervalles, à proportion que la couleur de l'air varie, changent aussi de couleur & d'ombre. On lui apprend enfin, autant que le dessin l'exige, les loix de la réfraction, & l'optique en général.

Dès que l'écolier commence dessiner, il saisit toutes les occasions de dessiner des choses pour lesquelles il se sent un penchant particulier, par exemple, des animaux, des chasses, des paysages &c. Le maître en profite habilement, pour le conduire au degré de perfection dont il est susceptible. En variant les modeles & en les changeant, il prévient le dégoût, & il étend toujours davantage la sphere du jeune homme.

Aussi-tôt que l'œil & la main commencent à avoir quelque degré d'exercice & de sûreté

on essaie de leur donner des têtes à dessiner ; c'est là que tous les défauts sautent d'abord aux yeux.

On leur donne les caractères des passions par le Brun, des têtes du Pouffin & de Raphael. De la tête, on va aux extrémités du corps, aux mains, & aux pieds, & enfin au tronc, & au corps entier.

On démontre la juste proportion entre le corps d'un enfant, & celui d'un homme fait ; la différence qui se trouve entre un Hercule nerveux, & un lourd manouvrier ; entre un Antinoüs & un Sybarite efféminé ; entre Jupiter & Apollon. On fait connaître quelques parties de l'anatomie ; par exemple, d'après Vesale & d'Albinus. Le maître a soin de faire sentir, dans les vêtemens, aussi bien que dans l'attitude & les traits du visage, la différence qu'il y a entre un philosophe ancien, un athlète ou un gladiateur ; entre un maître & un esclave ; entre un citoyen de la ville, & un paysan. Il accoutume ainsi son élève à ne pas faire des fautes grossières contre le costume, soit dans les armes, soit dans les instrumens, outils, meubles, &c.

Pour éprouver le goût des écoliers, le maître a soin de leur présenter quelquefois les plus grands chefs-d'œuvres mêlés avec les plus mauvaises pièces, afin de leur

en faire sentir le contraste. Il veille attentivement à ce qu'ils ne puissent pas dans de mauvaises sources; qu'ils ne suivent la mode qu'autant qu'elle n'est point opposée à la nature. Pour cet effet, il ne perd jamais de vue la géométrie, mais particulièrement l'optique, de même que l'architecture; afin de faire connaître par-tout un goût noble & bon, & de rendre raison de la manière dont il copie ou dessine. On remarque dans tous ses dessins la symmétrie & les proportions. Platon a déjà observé que le goût des sens influe prodigieusement sur le goût moral, & que la douce harmonie des beaux arts conduit à l'harmonie des actions morales.

Le maître chargé de cette branche d'instruction, offre encore, soit aux écoliers les plus avancés, soit à d'autres, qui font leurs études à l'académie, de leur fournir l'occasion de se perfectionner toujours davantage, en donnant pendant l'hiver des leçons particulières, afin de dessiner d'après des ouvrages en relief, & même d'après un modele.

### LES MATHÉMATIQUES.

Le professeur de mathématiques donne par semaine quatre heures de leçon à chaque classe: à la troisième, dans la géométrie; à

la seconde, dans la mécanique, l'hydrostatique, & l'hydraulique ; & à la première, dans l'architecture civile militaire.

Son principal objet est de diriger l'écolier pour la manière dont il doit voir & observer ; manière dont il doit se servir de ses mains & de ses yeux, des instrumens & des matériaux ; la manière enfin dont ce qui est vraiment beau & régulier doit être senti, exprimé & imité. Ensuite il cherche à fixer la légèreté de son élève. En comparant une chose avec une autre, un des côtés de l'objet avec l'autre, il apprend non seulement à connaître la chose en elle-même, mais aussi dans ses différens rapports. La main devient plus ferme, le coup-d'œil plus juste, & l'entendement s'accoutume aux regles & à l'ordre. L'esprit, qui observe les ressemblances, la sagacité, qui remarque les différences, s'exercent ainsi, & lui fournissent une riche source d'inventions & de secours, qui facilitent l'exécution de tous ses plans.

Il n'y a ni art, ni métier, ou manufacture, qui puissent se passer entièrement des mathématiques. Ce sont elles, qui nous instruisent, soit à l'égard des matériaux qu'on travaille, soit à l'égard de la grandeur & de la forme des instrumens, outils, & machines dont on se sert. Dans les ouvrages de l'art, de même que dans ceux de la nature,

tout dépend de la mesure , du nombre & du poids.

D'abord on tâche de familiariser l'écolier avec les termes des mathématiques : on lui trace sur une grande ardoise , les lignes , les angles , & les figures , aux quelles on donne les dénominations ordinaires : après quoi on s'applique à lui en faire trouver les marques distinctives , par des questions proposées.

La logique , qui rend les idées distinctes , peut être appliquée ici avec succès. Lorsque l'écolier a trouvé par ce moyen les explications nécessaires , lorsqu'il a acquis la connaissance , & l'usage des mesures , dont on se sert dans la géométrie , on lui dicte les théorèmes les plus importans de cette science , en se bornant cependant toujours aux preuves de fait.

Après ces connaissances préliminaires , on passe aux problèmes. On en fait voir la solution sur l'ardoise , avec le compas & la règle ; ensorte qu'il lui devient facile de la faire seul sur le papier. Afin de savoir si l'écolier l'a saisie , celui-ci est obligé de la répéter sur l'ardoise , & d'en expliquer l'opération entière dans des termes clairs & précis. En attendant , chaque écolier répète le même problème pour lui sur le papier. Chez eux ils mettent au net tout ce qu'ils ont appris & fait au college ; ils tracent les lignes

avec de l'encre à la Chine, & enluminent les figures d'après une instruction reçue. Partout on exige de l'exactitude, & toute la propreté possible.

Afin de rendre cette instruction plus intéressante & d'un usage plus général, on en montre d'abord l'utilité dans les différentes circonstances & vocations de la vie.

Les opérations de l'arpentage se font premièrement sur la table, avec quelques petits instrumens; après quoi le professeur fait une promenade à la campagne avec ses écoliers, où ils apprennent d'autant plus facilement à faire usage de ce dont il a déjà quelque idée. Il ne reste plus qu'à leur donner l'instruction nécessaire pour tracer, dessiner, & enluminer les plans de géométrie.

On suit la même méthode pour la mécanique. On enseigne d'abord les loix du mouvement, & sur-tout celles du levier. On apprend aux élèves à calculer & à déterminer avec assez de facilité les forces de chaque machine simple ou composée. Toutes les preuves qu'on allègue, sont des preuves de fait, & on tâche de les rendre sensibles par des expériences réitérées. C'est encore ici que les écoliers sont obligés, non seulement de mettre au net ce qui leur a été dicté au collège, mais aussi de copier & de dessiner les machines, ou des dessins, ou des

des modeles qu'on leur présente, & qu'on leur explique. C'est par-là que les idées se développent & se perfectionnent ; c'est par là qu'ils se sentiront en état de tirer sans peine une copie de toutes les inventions remarquables, qu'ils pourraient rencontrer en voyageant, & de les mettre à profit.

Quant à l'architecture civile, on explique d'abord aux écoliers les parties d'un bâtiment ; on leur en met devant les yeux le plan, l'élévation, la coupe & enfin tout le détail ; on leur explique divers plans, & on les leur donne à copier. Après cela, on leur fait connaître les regles qu'on doit suivre dans la construction d'un bâtiment, & qui se réduisent à quatre points principaux : 1°. qu'il remplisse le but de celui qui le fait construire ; 2°. qu'il soit solide ; 3°. que son extérieur plaise, & ait un certain degré de beauté ; 4°. enfin, qu'on fasse le calcul des frais de construction, & que le tout soit exécuté avec toute l'économie possible.

Quoiqu'il y en ait peu qui soient dans le cas d'élever un bâtiment, ou d'en faire construire, l'on conçoit cependant, que c'est par cette étude que le jugement se fortifie, & que l'esprit s'accoutume à l'ordre, à la symmétrie, & à une juste proportion.

L'objet d'un tel art se présente d'abord par lui-même aux yeux du jeune homme ;

il l'intéresse, il attire toute son attention. Une connaissance exacte, un goût juste dans l'architecture, corrigera toujours le goût général, & s'étendra à tous les objets qui ont quelque rapport avec cette science; comme, par exemple, des tables, des chaises, des buffets, des commodes, des fourneaux, des cheminées, &c.

Quant à l'architecture militaire, on se borne actuellement à faire connaître aux écoliers différentes espèces de fortifications, en leur présentant des plans & des modèles qu'on leur donne à copier.

### L'HISTOIRE NATURELLE.

C'est à l'aide des mathématiques que le jeune homme s'accoutume à se tirer avec succès d'un chaos d'objets différens, & de les ranger en classes, en genres, & en espèces particulières.

Le professeur de mathématiques, qui est aussi celui de l'histoire naturelle, donne l'instruction nécessaire sur toutes les productions de la nature, que les gens de métier, les artistes & les manufacturiers mettent en œuvre: ce qui se fait dans l'ordre suivant.

On divise les productions selon le système du chevalier Linné, en tant qu'on les prend du règne minéral, végétal, animal, & qu'on

s'en fert pour la nourriture , pour le vêtement , pour l'habitation , pour les meubles , ou même pour d'autres commodités de la vie. A l'aide d'un cabinet d'histoire naturelle, l'écolier acquiert des idées réelles de tous les objets ; il apprend en même tems comment on doit s'y prendre pour mettre en ordre des choses compliquées & confondues. On donne toujours une description succinte des productions de chaque regne , avant de parler de leur usage.

On charge de tems en tems un des écoliers de faire , d'après un plan du professeur , la description de tel métier, ou de telle fabrique. On les oblige de tirer les lumieres & les connaissances nécessaires , des ateliers , & des manufactures même , d'en copier les principaux outils , & d'apporter au college , des échantillons soit des matériaux crus , ou déjà préparés pour quelque usage , qu'on conserve ensuite dans le cabinet.

Les avantages que procure dans ce genre d'instruction la philosophie aux arts mécaniques , & ceux-ci à la philosophie ; l'intérêt qu'y peuvent prendre même ceux qui n'exercent ni art ni métier ; voilà ce qu'ont démontré l'abbé Pluchè dans son *Spectacle de la nature* ; d'Alembert , dans sa *préface* à l'encyclopédie , & long-tems avant eux Morhof , dans son *Polyhistor*. Il est aisé de voir com-

bien l'esprit d'observation doit par là être excité & fortifié.

( *La suite au Journal prochain.* )

VII. *Lettres de Sophie, ou voyage de Memmel jusqu'en Saxe. Extrait de l'allemand. Suite.*

L E T T R E V I.

*Sophie à madame E.*

Insterburg, 17 mai.

NOUS voilà encore arrêtés dans cette petite ville. Tous les chevaux qui ont la force de mettre un pied devant l'autre, ont été enlevés pour un transport. Je n'ai pas demandé si nous irions plus loin aujourd'hui, car je veux écrire. Je suis seule avec le bon Israélite; l'ecclésiastique s'est habillé & il est parti. Il me semble qu'il a de l'or sur sa veste; ce n'est donc pas un homme d'église. C'est le plus bel homme que j'aie jamais vu. Mais que je suis ridicule! Quelle stupidité! C'est ainsi que pour moi l'habit fait l'homme. Il faut convenir que les jeunes filles sont bien sottes à divers égards. Continuons le journal de mon voyage.

La nuit fut très-belle; nous la passâmes tranquillement. Je sommeillai au chant de mille rossignols. Je puis me tromper; mais il me semble qu'il y a quelque chose de fort agréable à dormir en carrosse. Dans les com-

mencemens cela parait incommode ; mais dans la suite c'est une sorte d'avant-goût du repos qu'on attend à la fin du voyage. Je m'étonne que d'autres personnes qui sommeillaient à côté de moi , fussent de si mauvaise humeur. Tout ce qu'a de ravissant le chant des oiseaux pendant la nuit , ne put les affecter. Pour moi , j'en goûtai toute la douceur : d'abord la superbe mélodie du rossignol , & ensuite l'émulation studieuse de la fauvette. Mais je me livre trop à mon enthousiasme. A mon réveil , je trouvai ma tête sur . . . comment l'appellerai-je maintenant ? . . . Ce n'est pas un ecclésiastique. Eh bien , cet homme si merveilleux s'appellera M. Rare. Je trouvai , dis-je , que ma tête reposait sur son sein. Jugez avec quelle confusion je me relevai. Heureusement tout le monde dormait. La honte m'empêcha d'ouvrir la bouche. Que vous avez doucement sommeillé , dit-il ! *La reine des fleurs n'est pas si belle lorsqu'elle repose sur un lit de roses. (\*)* Et qu'avez-vous songé ? Rien , repartis-je avec embarras , si ce n'est que j'aurai aujourd'hui bien de la confusion. A l'instant il me baïsa la main ; & fautant hors du chariot de poste , il marcha à la portière l'espace

---

(\*) Ce morceau est tiré d'une chanson allemande.

d'environ une demi-heure. Mon cœur lui fait gré de sa délicatesse. Dans ce moment le juif vient de me plaisanter sur cette aventure (il faut convenir que c'est moi qui ai amené la conversation). Il dit que M. Rare ne pouvait pas assez me regarder pendant que je dormais ; il se penchait sur mon visage ; il mettait quelquefois sa main ou un mouchoir sous ma tête chancelante ; il prenait toutes sortes d'attitudes pour que je fusse commodément. *En un mot*, ajouta-t-il, *vous étiez l'un & l'autre comme Adam & Eve.*

Nous commençâmes à nous souhaiter le bonjour ; mais le major dormait encore. M. Rare demanda en riant au Français : *Notre rodomont sera-t-il tranquille aujourd'hui ?* Je le lui conseillai fort, repartit ce dernier : & comme nous passions par un village, un cahottement de la voiture réveilla le dormeur. Il bâilla, tira sa montre, prit un verre de liqueur en regardant de travers le Français, à qui il présentait ordinairement sa petite bouteille. Il le prenait peut-être pour l'ecclésiastique qu'il avait menacé la veille. A propos, monsieur, nous avons une petite affaire à régler ensemble. *A propos*, il m'en souvient, repliqua celui-ci ; & prenant son épée, il sauta hors du carrosse. Le major qui l'avait regardé jusques là comme un petit

homme ridicule , fut surpris de ce brusque mouvement. Non pas dans un village , dit-il fort étonné. *Mais oui* , cria son adverfaire en son mauvais allemand , *allons ici , dans le village*. Il ajouta plusieurs termes de mépris à la gloire du major. M. Rare prit son épée & sa canne. Le major mit l'épée à la main ; mais ce n'était pas sans une angoisse sensible. Le voyageur Français appelant un petit garçon , lui donna une piece de douze sols : *Tiens* , lui dit-il , *va dire à l'église qu'on sonne la cloche des morts , & qu'on vienne prendre ce cadavre* , en montrant le major. L'enfant ôta son bonnet ; & regardant le major : *Cet officier n'est pas encore mort. Bien entendu* , repliqua l'étranger , *mais il va se battre contre moi*. Il allait fondre sur son adverfaire , lorsque M. Rare se mit entre deux , l'épée à la main. Il leur parla longtems , jusqu'à ce qu'enfin ils s'embrassèrent & monterent en carrosse. Toute la compagnie , à l'exception de M. Rare , but un coup de la provision du major ; & ce ne fut qu'alors que je respirai librement.

Que ces hommes sont emportés ! Leurs ames doivent être différentes des nôtres ; quand j'aurais un corps de géant , je sens que je ne ferais pas brave.

M. Rare tourna la conversation sur d'autres sujets , pour faire oublier la scene qui

venait de se passer, & cela amena une dissertation sur les duels, dans laquelle cet excellent homme dit de fort bonnes choses que je ne rappo~~terai~~terai pas, mais que nous lui vîmes bientôt mettre en pratique.

Il parlait encore, lorsqu'un homme à cheval sortit furieux de la forêt voisine, & fondit sur lui en criant : *Enfin, je te trouve ici, infame coquin.* Au même instant son cheval s'abattit rudement sous lui. Imaginez ma terreur. L'inconnu couchait en joue M. Rare; mais dans sa chute le pistolet qu'il tenait à la main partit, & l'autre se cassa en s'échappant du fourreau. Nos chevaux effarouchés repoussèrent le chariot de poste contre un tronc d'arbre, & nous fûmes forcés de descendre. Le juif, entraîné par la crainte qui semble caractériser cette nation, s'enfuit à toutes jambes; & j'avoue que je l'aurais suivi bien volontiers. M. Rare sauta à terre pour dégager l'inconnu, qui, encore tout étourdi de sa chute, restait immobile sous son cheval. *Est-il possible,* lui dit-il, *que la rage ait pu vous conduire jusqu'en Prusse?* J'aurais voulu, maman, que vous eussiez vu son visage, où brillaient le vrai courage, le mépris & la pitié.

L'étranger n'était point blessé. La fureur étincelait dans ses yeux, il voulut mettre l'épée à la main; mais le peintre lui retint le

bras. Le major qui parut connaître cet homme , s'enfonça dans le plus épais du bois. Cependant il luttait avec le peintre , criant à M. Rare : *L'épée à la main , chien , l'épée à la main.* En même tems il tira la sienne ; & comme il la trouva cassée , il arracha celle du peintre. *Je vous ai déjà dit & écrit à Pétersbourg , que je ne tirerais jamais l'épée. Défends-toi ,* répéta le furieux , *ou je te poursuivrai jusqu'au bout du monde.*

*Je le crois.* A ces mots , M. Rare ceignit son épée. L'étranger plus fort que le peintre , s'arracha d'entre ses bras , accablant son ennemi des plus basses injures.

*Ah ! pour le coup , monsieur ,* s'écria le Français , *si vous êtes homme. . .*

L'étranger continuait à vomir des invectives , sans doute afin de provoquer son ennemi ; mais M. Rare demeura maître de lui-même , peut-être parce qu'il le méprisait trop.

Vous savez , lui dit-il , que je n'entends point le langage du peuple. Je ne connais aucune des idées que l'on attache aux mots que vous prononcez.

Le Français redoublait ses cris , & offrait à M. Rare de lui servir de second. Celui-ci le remercia , sous prétexte qu'il manquait un quatrième pour lui faire tête. En même tems il répéta à l'étranger en allemand ce

qu'il venait de dire au Français, priant celui-ci d'un air un peu sombre de ne point se mêler dans cette affaire.

Voyant que les injures étaient inutiles, l'étranger fondit en furieux sur son adversaire. M. Rare recula de quelques pas, porta la main sur la garde de son épée, & se voyant forcé de la tirer pour se garantir d'un danger imminent ( J'avoue que je crus qu'il était trop tard. ) *Considérez*, lui dit-il, *que notre querelle cesse dès ce moment d'être une affaire particulière ; ce n'est plus à moi, c'est au prince à vous punir comme assassin.*

L'étranger, tout hors de lui, n'entendait plus rien. M. Rare se défendait avec une adresse que le Français admirait à haute voix : *Cela est divin ! Il est unique ! C'est un démon !* La rage de l'inconnu augmentait encore.

*Vous voyez*, dit M. Rare, *vous voyez que je vous épargne ; mais*, ajouta-t-il en allant sur lui avec un geste menaçant & des yeux qui me pénétraient de frayeur jusques au fond de l'ame, *prenez garde à vous.* Au même instant, l'épée de l'inconnu vola à cinq ou six pas de là. Je ne remarquai rien, si ce n'est que M. Rare fit un grand effort pour porter ce coup. Le Français me dit après le combat, qu'il avait saisi avec sa lame celle de son adversaire, pour la jeter comme je l'avais vu.

Le postillon ramassa l'épée, & M. Rare lui jeta la fiemme, avec ordre de ne les lâcher à personne. *Allez*, dit-il en même tems à son ennemi, *je suis trop maître de moi, pour abuser de mon avantage. Je vous laisse une vie qui ne vous appartient pas plus qu'à moi. La honte qui vous suivra dès cet instant, ne me venge que trop.* L'inconnu grinçait les dents, il voulait arracher son épée; mais le postillon fut le plus fort. Tout d'un coup le scélérat se retournant, tira de sa poche un pistolet. Il n'eut pas le tems de le bander. *C'en est trop*, s'écria M. Rare qui avait l'œil sur lui, & en même tems il lui porta un coup de canne qui lui ôta l'usage de la main. Dans cet instant il perdit son sang-froid; & il aurait fallu être plus qu'un homme pour le conserver, à la vue d'une méchanceté aussi basse. Il le tenait ferme d'une main, tandis que de l'autre il fouillait dans ses poches où était un second pistolet. O ! comme je tremblais, sur-tout lorsque j'entendis le Français & le peintre s'écrier comme d'une voix : *massacrez-le.* M. Rare tira le pistolet en l'air, il jeta le scélérat par terre avec une force étonnante, & appuyant son pied sur la nuque de son cou, il le battit à coups de canne jusqu'à ce que son jonc se fendit en deux. *Je n'ai pas le tems de punir ton crime*, dit-il dans la plus violente émotion. *Peut-*

*être échapperas-tu à la vengeance publique ; peut-être que ta conscience sera muette. Semblable aux brutes auxquelles tu ressembles , que du moins ta sensualité te fasse sentir pendant quelques jours les châtimens que tu mérites.* Ici il redoubla ses coups ; & le repoussant avec le pied , comme il s'efforçait de se relever : *n'oublie pas , ajouta-t-il , que tu es sous la puissance des hommes.*

Cela n'était-il pas bien dur ; ma chere maman ? Il me semble que je ne trouvai plus ici le sage & le chrétien. Ce qui est bien certain , c'est que je n'aurais point été capable d'une si violente colere. O ! si ce malheureux n'avait pas entrepris un tel forfait , j'aurais cru que mon ami était un ange. Cependant je ne veux pas juger. Dès qu'il eut tourné le dos à ce misérable , je vis sur son visage l'empreinte d'une profonde douleur , qui m'arracha des larmes. Il reprit son épée , & pria le postillon de l'attendre un instant , si nous voulions le permettre ; ensuite il s'enfonça dans le bois , & ma compassion l'y suivit.

Dans ce moment on vit sortir de l'autre côté du bois deux domestiques qui venaient à toute bride. Leur maître leur cria de le remettre sur son cheval. Le Français remarquant que l'un d'eux avait des pistolets , se les fit apporter , afin de les tirer en l'air , de

crainte que ces gens ne poursuivissent M. Rare. Ils ne se trouverent pas chargés, & le valet nous dit en secret qu'il les avait déchargés lui-même. *Déjà plus de dix fois, ajouta-t-il, mon maître aurait dû recevoir ces coups de bâton à Pétersbourg, si l'autre ne s'était pas montré plus sage que lui. Il mérite tout ce qu'il a.* L'inconnu, défiguré, moulu de coups & couvert de honte, allait s'éloigner, lorsque le peintre lui cria : *Monsieur, gardez-vous de faire de faux rapports : nous déposerons tous contre vous.* Il ne répondit pas ; mais il ôta son chapeau en se retournant. Un des valets dit à voix basse : *Ne craignez rien ; tout ceci ne lui saurait faire honneur.*

Un instant après, l'étranger renvoya demander son épée. *Je rendrai la garde, dit le postillon, quoique l'argent en soit bien beau ; mais il n'aura pas l'épée ; il n'est pas digne de la porter.* Cependant, ajouta-t-il en la voyant rompue, *il l'a brisée lui-même, c'est tout comme si le bourreau l'avait fait.*

Nous attendîmes M. Rare pendant près d'un quart-d'heure. Enfin le postillon sonna du cor, & nous le vîmes sortir du bois au même endroit où nous l'avions vu entrer. La compagnie ne parut s'appercevoir de rien ; mais je vis qu'il avait pleuré. Cependant il avait un air serein. On le félicita de

l'heureuse issue de son affaire , & l'on donna de grands éloges à son habileté à manier l'épée.

*Vous avez vu , dit-il , que rien ne devait lui réussir ; car je suis tout-à-fait innocent. Au reste , il était bien facile de se débarrasser de lui ; échauffé par la course qu'il a faite , ému par la chute de son cheval , effrayé par vos cris , hors de lui-même par sa propre fureur , il ne pouvait manquer de succomber.*

Le Français dit qu'il n'avait vu personne aussi fort à l'épée que M. Rare. Celui-ci se baissa. *Je ne crois pas devoir rougir , répondit-il , d'entendre un art que doit étudier tout homme qui veut vivre dans le grand monde , & qui connaît le prix de sa propre existence.*

Nous avions fait un peu de chemin , lorsque nous fûmes rejoints par le major , qui n'attendait que la fin de cette aventure. Il eut un entretien sérieux avec M. Rare ; mais comme mon juif n'était pas là , cette conversation est pour moi un mystère. Le Français pria M. Rare de lui apprendre la cause de cette querelle. *Ce récit ne fait pas d'honneur à mon adversaire ; & M. le major m'en croira , je m'assure , je n'ai pas dessein de me louer à ses dépens ; tout ce que je pourrais dire serait déplacé dans ma bouche.* A ces mots il quitta cette conversation , pour venir se placer à côté de moi.

Pourquoi vous nierais-je, ma chere maman, que j'étais au comble de la joie, de le voir échappé d'un si grand péril? *Dieu soit loué*, lui dis-je tout bas, *qui a conservé vptre vie!*

Il passa son bras autour de moi. *Comme ce cœur bat avec vivacité! Et que je me réjouis aussi de vous entendre louer le Seigneur!* Il demeura quelque tems dans cette attitude, en me regardant avec une grace enchantée. Je sentis mes joues en feu. Je crois que j'allais détourner ou cacher mon visage.

*Pourquoi cette rougeur vous surprendrait-elle*, dit-il? *Il est si naturel de prendre intérêt à quelqu'un que nous croyons innocent.* Si j'avais pu répondre un seul mot; mais j'étais muette comme une foughe. Je suis bien étonnée comment je m'apperçus que M. Rare voulait me baiser la main; mais je le remarquai, & je la retirai.

J'ai écrit toute la journée; il est huit heures; & je ne cesserais pas encore, si je n'étais fort mécontente de voir qu'il n'y a point encore de chevaux. Il faut passer la nuit où nous sommes. Je voudrais fort dormir dans un lit, & il n'y a qu'une chambre. Cette incommodité m'est d'autant plus sensible que c'est la premiere fois que je l'ai éprouvée dans mon voyage. Je vous écrirai une longue lettre à la premiere halte, car je n'ai pas

encore conduit ma relation jusqu'à Insterburg. Je rencontre, comme vous le voyez, bien des retards; mais j'en profite pour vous écrire. Adieu, ma chère maman. Plus je m'éloigne de vous, plus je sens que vous avez tout le cœur de votre SOPHIE.

P. S. A merveille! Les deux officiers sont invités à un bal, & par conséquent ils ne passeront pas la nuit à l'auberge. Mais, où coucherai-je? Il n'y a qu'une chambre. On y prépare deux lits. Ces gens pourraient bien s'imaginer que je suis la femme de M. Rare. Eh bien, Suzette reste auprès de moi.

Pensez donc! Suzette couche chez un oncle qu'elle a trouvé ici. Pourquoi cette méchante Catherine (\*) s'est-elle sauvée?

Me voilà enfin hors d'inquiétude, M. Rare va aussi au bal. J'en suis bien étonnée, mais il me fait grand plaisir. Le sommeil me gagne.

---

(\*) Catherine, la femme-de-chambre de notre aimable voyageuse, avait abandonné sa maîtresse dès le commencement de la route, en lui enlevant une petite somme d'argent. *Note tirée de quelques lettres non traduites.*

( La suite au Journal prochain. )



VIII. *Fragmens d'une épître à M. de Monre-gard, intendant general des postes de France. Par M. GRESSET.*

D'UNE province où la franchise  
 Et la loyauté du vieux-tems  
 Sont encor des bons habitans  
 Le cri de guerre & la devise,  
 Quatre hermites, en robe grise,  
 Gens tout neufs, bien de leur pays,  
 Dont l'air grave, le sang-rassis  
 N'annonçaient guere l'entreprise,  
 Bravant les périls infinis,  
 Les glaces, la neige & la bise  
 Dont les chemins sont investis,  
 Ce matin même sont partis,  
 Quoi que le thermometre en dise,  
 Et qui mieux est pour eux, ou pis,  
 ▲ la triste époque précise  
 Où *la grippe*, dont nuls abris  
 Ne peuvent sauver là sùrprise,  
 Menant la fièvre, les foudis,  
 Les faux docteurs, les faux récits,  
 L'*affreüse grippe*, en pleine crise,  
 Enveloppe, agite, maîtrise

Jeunes & vieux , grands & petits ,  
 L'élégante sous ses lambris ,  
 Sous le chaume la pauvre Lise ,  
 Les hauts penseurs , les *sous-esprits* ,  
 Le talon-rouge , le commis ,  
 Et la duchesse , & la sœur-grife.

. . . . .  
 : . . . .

Un bon campagnard du canton ,  
 Sachant leur destination ,  
 Et séduit par l'heureuse image  
 Du terme de leur mission ,  
 De grand cœur partirait, dit-on ,  
 Pour revoir ce brillant rivage ;  
 Non que , dans ses déserts chéris ,  
 Il éprouve l'impatience  
 D'aller retrouver à Paris  
 Le bruit , le faste , l'importance ,  
 Les grands plaisirs , les grands ennuis ,  
 Les courts succès prônés d'avance ,  
 Les nouveautés de tous pays ,  
 Les chefs-d'œuvres sans conséquence ,  
 Et ces tourbillons infinis  
 D'intrigues , d'airs , & d'élégance ,  
 Où l'amitié , sans consistance ,

N'est plus qu'une gaze , un vernis ,  
 Le voile de l'indifférence ,  
 Des fauffetés & du mépris ;  
 Où ce bon honneur de jadis  
 N'est plus qu'une faible nuance ;  
 L'air du bonheur un coloris  
 Qui couvre à peine l'indigence  
 De nos cœurs vuides & flétris ;  
 Et l'esprit , ou son apparence ,  
 Ses tours de force , ses propos ,  
 Une lassante contredanse  
 De fauts périlleux & de mots.  
 Sans doute , on est bien imbécile ,  
 Et rouillé bien profondément ,  
 D'avoir si peu d'empressement  
 Pour les fêtes , le goût , le style  
 De ce peuple doré , charmant ,  
 Loin de qui , vraisemblablement ,  
 Tout est triste , gauche , stérile ,  
 Et d'un gothique accoutrement ;  
 Tous ces provinciaux ignares ,  
 Qui s'avisent d'être contents ,  
 Sont bien à plaindre , bien bizarres  
 Dans leur bonheur de bonnes-gens  
 Pour faire aussi l'aveu sincère

De son mauvais goût, si contraire  
 A tant d'incroyables talens  
 Qui font bruire, en ces momens,  
 Dans tout le globe littéraire  
 Les bombes, les petits volcans,  
 S'il eût été, loin de nos champs,  
 A travers les glaces de l'ourse,  
 Revoir la ville du printemps,  
 Il n'aurait point fait cette course  
 Par des desirs bien violens  
 D'aller recueillir à la source  
 L'ambre & l'or des parleurs du tems,  
 Ces distributeurs éclatans  
 De la phrase & de la lumière,  
 De leur siècle *docteurs-régens*,  
 Nouveaux copistes de vieux plans,  
 Où, sous un ciel à leur manière,  
 Enfin la vérité première,  
 Jusqu'ici cachée au bon sens,  
 Dicte ses loix par leurs accens;  
 Scene vaste, sombre, profonde,  
 Où, grace à leurs rayons puissans,  
 On voit sautiller, à la ronde,  
 Les champions resplendissans  
 D'une raison neuve & féconde,

Que , jusqu'à leurs jours bienfaisans ,  
 Ignorait encore le monde ,  
 Ce pauvre enfant de six mille ans.

. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .

Toutes ces clartés de passage  
 Séduiraient médiocrement  
 Un Gaulois sans beaucoup d'usage,  
 Borné tout naturellement  
 A la simpleesse du vieil âge ,  
 Et qui n'aurait point l'avantage  
 De saisir assez lestement  
 Le sententieux persiflage  
 Du sophistique enivrement ,  
 Ni de sentir bien vivement  
 Cet éternel enfantillage  
 Du ton qui veut être plaisant ,  
 Tous ces grands rires d'un moment  
 De tant de gens gais tristement ,  
 Et ce délicieux ramage ,  
 Ce jargon d'un ennui charmant.

Il n'aurait quitté sa retraite  
 Que pour un asyle enchanté ,  
 Dont il connaît, dont il regrette  
 L'agrément, la tranquillité ,  
 Les jours sans inégalité ,  
 L'esprit au ton de la nature ,  
 L'amitié franche, la droiture ,  
 Et cette si bonne gaité ,  
 La compagne fidelle & sûre  
 Du bonheur & de la santé ;  
 Plein de cette image si chere ,  
 S'il avait pu tout uniment  
 Quitter son manoir solitaire  
 Sans braver fort imprudemment  
 Un oracle de l'athmosphère ,  
 Au lieu d'être, dans cet instant ,  
 A tracer sur un froid pupitre  
 Cette longue petite épître  
 Qu'il vous griffonne en grelottant ,  
 Déjà bien loin, & bien content ,  
 Presque aux deux tiers de sa journée ,  
 Il aurait vu, courant les champs ,  
 Huit ou neuf postillons jurans  
 Contre la course & la gelée ,  
 Tous à peu près aussi rians ,

Tous avec mêmes agrémens ,  
 Air tranfi , voix rauque , altérée ,  
 Oeil larmoyant , face empourprée ,  
 Rhume dont on ne connaît pas  
 La naiffance , ni la durée ,  
 Peliffe de toile cirée  
 Sous une gaze de frimas ,  
 Ceinture de neige entourée ,  
 Bonnet de peau d'ours presque ras ,  
 D'où l'on voit descendre affez bas ,  
 En ligne droite & bien tirée ,  
 Des cheveux lustrés de verglas ,  
 Tels qu'on voit dans les vieux *atlas* ,  
 La chevelure de Borée.

. . . . .

✓ . . . . .

Je fuis confus , épouvanté  
 De cette longue rêverie.  
 Auriez-vous cru voir à côté  
 De quelques mots pour un pâté ,  
 Cette incroyable compagnie ,  
 Si difparate pour le nom ,  
 Et pour la phyfionomie ,  
 L'élégante , le poftillon ,  
 Les *efprits* , la *grippe* , le ton

De l'antique philosophie ,  
Et la morale & le pompon ,  
Les entrepreneurs du génie ,  
Les livrets à prétention ,  
Et la raisonneuse manie ,  
Dont l'âpre & seche fantaisie  
Est la *grippe* de la raison ,  
Et des esprits à l'agonie ?  
Grace au ciel , elle va tombant ,  
Ainsi que l'autre épidémie :  
L'erreur n'est qu'une maladie ,  
Dont le cours est plus ou moins lent ,  
Mais qu'enfin le temps expédie.  
La seule antique vérité ,  
Toujours jeune aux yeux des vrais sages ,  
Toujours forte au sein des ravages  
Et des jours de calamité  
Qui souvent des terrestres plages  
Alterent la salubrité ,  
S'avance avec égalité ,  
A travers les vents , les nuages ,  
Et l'errante mortalité.  
Son trône , porté sur les âges ,  
Voit disparaître , à sa clarté ,  
L'intempérie & les orages

Dont chaque siecle est agité.  
 Sa sublime simplicité,  
 Surmontant le ton exalté  
 Des pancartes & des adages  
 D'un empyrisme répété,  
 Use tour à tour les ouvrages,  
 Les treteaux & les personnages,  
 Et leur pauvre célébrité;  
 Elle efface avec majesté  
 Les maux de leurs divers passages,  
 Et les roses de la fanté  
 Refleurissent sur nos rivages;  
 Nul faux systéme brillanté,  
 Nulle éphémere obscurité  
 N'arrive à la sphere éternelle  
 Des rayons de la vérité;  
 Nul souffle de la nouveauté  
 N'atteint la fleur toujours nouvelle  
 De sa fraîcheur, de sa beauté,  
 Et de sa jeunesse immortelle.

*IX. Lettre d'un auteur célèbre, à un grand roi.*

SIRE. Si votre camarade, l'empereur de la  
 Chine, Kien-Long, est mort, comme on vous  
 l'a dit, j'en suis très-fâché. V. M. fait assez

combien j'aime & révere les rois qui font des vers. J'en connais un qui en fait assurément de bien meilleurs que Kien-Long, & à qui je serai bien attaché jusqu'à ce que j'aie fait ma cour là bas à feu l'empereur Chinois.

Nous avons actuellement en France un jeune roi, qui, à la vérité, ne fait point de vers, mais qui fait d'excellente prose. Il a donné en dernier lieu sept beaux ouvrages qui sont tous en faveur du peuple. Les préambules de ses édits sont des chef-d'œuvres d'éloquence, car ce sont des chef-d'œuvres de raison & de bonté. Le parlement de Paris lui a fait des remontrances séduisantes; c'était un combat d'esprit. S'il avait fallu donner un prix au meilleur discours, les connaisseurs l'auraient donné au roi sans difficulté.

Ce droit d'enregistrer & de remontrer, que vous ne connaissez pas dans votre royaume, est fondé par l'ancien exemple d'un prévôt de Paris du tems de S. Louis & de votre Conrad Hohenzollern II; lequel prévôt s'avisa de tenir un registre de toutes les ordonnances royales: en quoi il fut imité par un greffier du parlement, nommé Jean Montue, en 1313.

Les rois trouverent cette invention fort utile. Philippe de Valois fit enregistrer au parlement ses droits de régale; Charles V prit la même précaution pour le fameux édit de la majorité des rois à quatorze ans.

Des traités de paix furent souvent enrégiltrés. On ne savait pas dans ce tems là ce que c'était que des remontrances.

Les premières remontrances sur les finances furent faites sous François I, pour une grille d'argent massif qui entourait le tombeau de S. Martin. Ce saint n'ayant nul besoin de la grille, & François I ayant grand besoin d'argent comptant, il prit la grille qui lui fut cédée par les chanoines de Tours, & dont le prix devait être remboursé par les domaines de la couronne. Le parlement représenta au roi l'irrégularité de ce marché.

Voilà l'origine de toutes les remontrances qui ont depuis tant embarrassé nos rois, & qui ont enfin produit la guerre de la fronde, dans la minorité de Louis XIV.

Nous n'avons point de fronde à craindre sous Louis XVI; nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules des jésuites, des jansénistes, des convulsionnaires. Il est vrai que nos dettes sont aussi immenses que celles des Anglais; mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon gouvernement & de l'espérance.

V. M. a bien raison de me dire que les Anglais ne sont pas si heureux que nous. Ils se sont lassés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers quakers se battent; mais ils donneront de l'argent, & on se battra pour

eux. Je ne suis pas grand politique, V. M. le fait bien ; mais, je doute beaucoup que le ministère de Londres vaille le nôtre. Nous étions ruinés ; les Anglais se ruinent aujourd'hui ; chacun a son tour.

Pour vous, sire, vous bâtissez des villes & des villages, vous encouragez les arts, & vous n'avez plus pour ennemi que la goutte. J'espère qu'elle fera la paix avec V. M. comme ont fait tant d'autres puissances.

Quant aux jésuites que vous aimez tant, la protection que vous leur donnez est bien noble dans un excommunié tel que vous avez l'honneur d'être. J'ai quelque droit en cette qualité de me flatter aussi de la même protection. Je ne crois point comme M. Paw, que l'empereur Kien-Long ait traité cruellement les jésuites qui étaient dans son empire. Le pere Amyot a traduit son poème ; on aime toujours son traducteur, & je maintiens qu'un monarque qui fait des vers ne peut être cruel.

J'oserai demander une grace à V. M., c'est de daigner me dire lequel est le plus vieux de milord Marshall ou de moi. Je suis dans ma quatre-vingt-troisième année, & je pense qu'il n'en a que quatre-vingt-deux. Je souhaite que vous soyez un jour dans votre cent douzième.



QUATRIEME PARTIE.

LE

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

**C**onstantinople. Le départ du prince Repnin de cette capitale a été renvoyé & fixé au 24 avril, jour auquel il a eu lieu. Cet ambassadeur avait eu son audience de congé du grand-seigneur le 9, & du grand-visir le 11. On croit que les affaires de la Crimée ont occasionné cette prolongation de séjour, & ont fait le sujet de plusieurs conférences avec les principaux ministres de la Porte. Les petits Tartares consentent, dit-on, à abandonner aux Russes les places de Kertsch & de Jénicalé, & à ne point s'opposer aux progrès de leur commerce sur la mer-Noire; mais ils voient avec peine que la forteresse de Kyburn soit entre les mains de cette puissance. D'ailleurs, ils regardent leur indépendance du trône des sultans comme contraire aux principes de la loi mahométane, & sollicitent la Porte de travailler à faire abroger ces deux articles du dernier

traité de paix. Cependant, & en vertu de ce même traité, elle a confirmé Dewlet-Gueray dans la dignité de kan, que la dernière révolution lui avait rendue.

Il ne se publie rien de bien certain au sujet de Bassora. La nouvelle de la prise de cette importante place ne s'est point confirmée. On prétend au contraire que ceux-ci, ayant donné un assaut général, ont été repoussés avec grande perte; que le frère du régent de Perse qui les commandait, a été blessé, & son fils tué.

La Porte, sur les représentations du capitain pacha, a résolu d'équiper & d'entretenir constamment une flotte de cinquante vaisseaux de ligne, sans compter un grand nombre de bâtimens plus petits; persuadée que si sa marine avait été en meilleur état, la dernière guerre aurait pu devenir moins préjudiciable à l'empire Ottoman, & qu'une flotte Russe, sortie du golphe de Finlande, ne serait pas venue transporter le théâtre de la guerre dans l'Archipel, & menacer la capitale.

### R U S S I E.

*Pétersbourg.* Malgré la profonde affliction que la mort de la grande-duchesse & du prince dont elle était accouchée a causée à l'impératrice & à toute la cour, cette souveraine a eu plusieurs conférences avec le

prince Henry de Prusse, sur des objets qui ne peuvent être que très-importans. On continue à annoncer comme décidée la marche de cinquante mille Russes vers la Courlande. Le comte Branicki, grand-général de Pologne, a eu son audience de congé de S. M. impériale, & s'est mis en route pour retourner en Pologne. Ce seigneur n'a pas été reçu de la manière qu'il l'avait espéré, & n'a pu obtenir les nouvelles prérogatives qu'il était venu solliciter pour la charge dont il est revêtu.

### S U E D E.

*Stockholm.* Le duc d'Ostrogothie a pris congé le 7 mai de S. M. & est parti pour Stralsund, résolu de garder l'incognito pendant le long voyage qu'il va entreprendre. Il portera le nom de comte d'Oeland.

Le débit de l'eau-de-vie, qui déformais ne sera plus distillée que pour le compte de la couronne, a commencé de se faire publiquement. Le peuple en a témoigné une extrême satisfaction. La modicité du prix empêchera la fraude, & il résultera cependant de ce privilege exclusif, un bénéfice très-considérable pour les finances de S. M.

Le comte Sinclair est parti pour Carlescroon. L'objet de son voyage est de mettre cette place dans le meilleur état de défense, & d'exécuter la résolution prise de transf

porter en cette capitale le bureau & le college de l'amirauté.

Le gouvernement vient de publier une ordonnance, qui fixe d'une maniere claire & invariable les privileges accordés à la ville de Malstrand, relativement à la franchise de son port.

#### D A N N E M A R C.

*Copenhague.* Le roi a étendu au Holstein-ducal les effets d'une ordonnance publiée il y a quelques années dans le royaume de Dannemarc, portant qu'aucun étudiant ne peut être enrôlé dans les troupes du roi sans le consentement de ses parens ou tuteurs. Une autre ordonnance annule de même les promesses de mariage & les engagements militaires qui pourraient être contractés par les étudiants de l'université de Kiel.

#### P O L O G N E.

*Varsovie.* Le tribunal de Lithuanie, établi à Wilna, a repris ses séances avec une tranquillité que l'on n'avait pas osé espérer dans les conjonctures présentes. On a commencé à expédier les universaux pour la tenue des diétines. Ils annoncent que les objets qui seront traités dans la prochaine assemblée générale, sont de la plus grande importance. On fait qu'il y sera en particulier question de rechercher & de faire payer ceux des magnats

magnats du royaume qui s'étant fait adjudger les biens des jésuites, dont le revenu devait être appliqué aux écoles publiques, n'ont point rempli leurs engagemens à cet égard.

Le ministre de la cour de Prusse auprès de la république a déclaré que le roi son maître avait résolu, à l'exemple de ses alliés, de se borner aux districts qui lui ont été assignés par le traité de Pétersbourg, & que, de concert avec la Russie, S. M. contribuera de tout son pouvoir au maintien de l'ordre, & au rétablissement de la tranquillité publique dans la Pologne. En conséquence de quoi on a ouvert des conférences entre ce ministre & des commissaires de la république.

Le traité entre la maison d'Autriche & la république, au sujet de la démarcation des frontieres, vient d'être publié. Il sera tenu compte à celle-ci des revenus des pays qu'on lui restitue sur le pied de ce qu'elle en tirait avant la prise de possession de 1772.

Le baron de Rewitski, ministre de la cour de Vienne, ayant déclaré qu'il avait ordre de faire cause commune avec l'ambassadeur de Russie, on en inféra avec beaucoup de vraisemblance que le plan général que celle-ci s'annonce résolue de suivre, ne manquera pas de prévaloir dans la prochaine diete. En conséquence de quoi il ne sera plus question de former une armée de trente mille hommes ;

& les fusils en même nombre, promis au général Branicki par l'impératrice de Russie, seront remis à des commissaires de la république. La lettre de cette souveraine au roi de Pologne, & dont on a parlé, a été traduite en langue polonoise, & répandue dans les provinces. Des troupes Russes continuent de défilér en Pologne, & il en sera formé un camp de quatre mille hommes auprès de cette capitale.

L'alliance entre la maison d'Autriche & la Russie est bien confirmée. Elle doit avoir particulièrement pour objet les affaires de ce royaume.

#### A L L E M A G N E.

*Vienne.* Une indisposition survenue à l'impératrice-reine, a fait perdre de vue le voyage que la cour se proposait de faire cette année à Gorice.

Les progrès que fait la tolérance en divers états catholiques, intéressent trop l'humanité pour qu'on ne doive pas les observer avec soin. Un édit impérial vient d'être publié à Presbourg, & porte en substance : qu'aucun protestant malade ne sera obligé désormais de faire venir un prêtre catholique ; qu'aucun prêtre catholique ne pourra se rendre chez un protestant malade, à moins qu'il n'y soit appelé par le malade, ses parens ou ses amis aussi protestans ; qu'il ne sera plus

nécessaire que les protestans fassent accompagner leurs morts par un prêtre catholique; que si on en appelle un à cette occasion, il sera obligé de chanter & de faire chanter les cantiques que les protestans leur marqueront; que les maîtres d'école & les instituteurs catholiques ne mettront plus entre les mains des enfans protestans des livres contenant des doctrines que les communions de leurs peres n'admettent pas, sous peine de perdre leurs emplois; que les processions de pèlerinages, prolongées au-delà de la longueur du jour naturel, ne seront plus tolérées; enfin que, lorsqu'il se fera des processions dans les villes, on n'obligera point les protestans d'y assister; qu'il sera défendu de les y inviter, & sur-tout de les punir pour ne s'y être pas trouvés.

La cour, jugeant que la Bohême est surchargée de communautés religieuses, a ordonné qu'à l'avenir il n'y aura plus qu'une maison de chaque ordre dans la ville de Prague. Chaque moine aura une pension, & pourra se faire séculariser s'il veut. Le surplus des revenus des couvens supprimés, sera appliqué à des objets d'utilité publique.

La visitation de la chambre de Wetzlar, destinée à en corriger les abus, après avoir été pendant dix ans une source inépuisable & dispendieuse de difficultés & de débats,

vient d'être rompue brusquement, & tous les députés se sont successivement retirés. Cet événement a eu pour cause la protestation faite par le subdélégué du roi de Prusse, & fondée sur ce que les comtes protestans de Franconie & de Westphalie se trouvaient exclus de la quatrième classe, & qu'on se proposait d'y substituer un provisoire impérial arbitraire; ce qui était contraire à la constitution, & rendait l'assemblée illégale. Les autres délégués protestans ont accédé à cette démarche.

Le prince Pierre de Holstein doit être incessamment & sur les fortes recommandations de la Russie, nommé coadjuteur de l'évêché de Lubeck, après la démission qu'en a faite le prince Frédéric de Dannemarck.

La princesse fille de Charles VII, empereur des Romains, sœur de l'électeur de Bavière, douairière du margrave de Bade-Baden, est morte à Munich d'une attaque d'apoplexie.

### I T A L I E.

Rome. S. S. vient de créer cardinaux dans un consistoire secret, les prélats Durini, président de la légation d'Avignon, & Valenti, nonce en Espagne, Archinto & Galignani. Le nouveau patriarche de Venise y a aussi été proposé. Le sénat de cette république a fait vendre à l'enchère les biens de

divers monasteres situés dans l'état Vénitien. Le produit de ces ventes doit être versé dans la caisse publique, établie à cet effet. Ensuite on réglera ce qui pourra être assigné pour l'entretien de chaque monastere, & le surplus sera employé à augmenter le revenu des plus pauvres d'entre les évêques.

On apprend de Turin que l'on fait dans tous les états de S. M. Sarde des enrôlemens nombreux, qui porteront l'armée de ce souverain à quarante mille hommes effectifs.

*E S P A G N E.*

*Madrid.* Deux frégates du roi sont entrées dans le port de Carthagene, avec une prise fort intéressante qu'elles avaient faite entre l'isle de Sardaigne & la côte d'Afrique. C'était un vaisseau de vingt canons, parti de Constantinople pour Alger, ayant à bord un envoyé de cette régence qui revenait de la cour Ottomane, avec quelques personnes de sa suite, & divers effets destinés pour la maison d'Alger. On croit que le vaisseau & sa cargaison seront déclarés de bonne prise; mais que l'envoyé Africain avec sa suite, seront remis en liberté & rendus.

Les lettres que l'on reçoit d'Alger annoncent qu'on y est dans de vives alarmes au sujet des grands préparatifs que fait l'Espagne, lesquels on croit toujours destinés contre cette régence. Les Algériens ont couvert

leurs rivages de plusieurs batteries , & élevé une ligne qui embrasse toute l'étendue de la baie. Le roi de Maroc n'est pas moins inquiet , & rassemble une armée à Fédala. Les Hollandais , avec qui il n'a pu faire encore la paix , continuent à croiser le long des côtes de ses états , & donnent la chasse à tous les navires qui y portent des munitions de guerre.

Il y a eu un *auto-da-fé* dans la salle du tribunal de l'inquisition de cette capitale. On apprendra sans doute avec intérêt , que ces actes autrefois si redoutables , se réduisent aujourd'hui à des pénitences ou à quelques mois de prison.

Le courier qui doit apporter la réponse de la cour de Lisbonne , à la demande en satisfaction faite par la cour d'Espagne , au sujet des hostilités commises par les Portugais en Amérique , n'est pas encore de retour. En attendant , les préparatifs se continuent avec la plus grande activité. Quatre régimens viennent de partir de Carthagene pour se rendre à Ciudad-Rodrigo , sur les frontières du Portugal. Trois escadres armées dans différens ports , ont déjà mis à la voile : un grand nombre de bâtimens sont frétés pour le compte du roi , & l'on prépare beaucoup de tentes & de bagages pour une armée.

Suivant des lettres de Lisbonne , l'affai-

blissement de la santé du roi y occasionne déjà quelques troubles. Les seigneurs attachés à la reine travaillent à lui remettre le maniement des affaires ; mais le marquis de Pombal & ses partisans intriguent en faveur de la princesse du Brésil.

F R A N C E.

*Paris.* Le marquis de Noailles, ambassadeur auprès des états généraux, a été nommé pour remplir les mêmes fonctions auprès de S. M. Britannique, & est remplacé à la Haye par le duc de la Vauguyon.

Il paraît une ordonnance tendante à établir une police fixe & invariable pour les sépultures, & portant défense d'enterrer dans les églises ; cette distinction étant restreinte aux évêques, aux curés, & aux seigneurs ; mais sous la condition d'avoir des caveaux de douze pieds de profondeur.

Le grand conseil a rendu un arrêt qui déclare nuls ceux des parlemens de Rouen, de Dijon, & de Nancy, portant défense d'obéir aux ordres émanés de ce tribunal. On y observe que si le conseil n'a de territoire & de ressort que pour les matières de sa compétence, les loix les plus précises lui donnent à cet égard, & dans tout le royaume, la même autorité dont jouit chaque parlement dans son ressort & ses limites.

Le roi a nommé ministre M. le comte de

Saint-Germain, secrétaire d'état au département de la guerre, & il a assisté en cette qualité au conseil d'état.

L'édit si favorable aux peuples, qui ordonne la libre circulation des vins dans le royaume, n'a pas été enrégistré au parlement de Bordeaux, & il a envoyé des députés dans cette capitale pour en solliciter la non-exécution.

Il s'est formé une compagnie pour le commerce de l'isle de Cayenne, & S. M. lui a accordé exemption de tous droits pendant trente ans.

Quelques abbayes riches de la Flandre & du Hainaut, ont offert à la cour de construire & entretenir les grands chemins qui les environnent, moyennant qu'on les décharge des pensions qu'elles sont obligées de payer aux administrateurs de l'économat sous lequel on les a mises.

Suivant des lettres reçues de l'isle de S. Domingue, le président de la partie Espagnole travaille de concert avec le gouverneur de la partie Française, à fixer les limites des possessions respectives des deux puissances.

Les trois divisions qui doivent former l'escadre d'évolution, commandée par M. de Chaffaut, sont sorties des ports de Brest, de Toulon & de Rochefort, pour se réunir au cap Saint-Vincent.

Le roi a donné ordre d'armer trois frégates destinées pour Saint-Domingue & la Martinique, où elles doivent porter des munitions de guerre. Elles ont ordre en même tems de donner la chasse aux vaisseaux Anglais, qui poursuivent & prennent à la vue de nos ports, les bâtimens Américains & autres qu'ils soupçonnent être chargés pour les colonies.

Le parlement de cette capitale ayant présenté au roi d'itératives remontrances sur la suppression des jurandes & communautés & sur celle des corvées, dont le but était de rétablir les corporations, & de proposer d'autres moyens pour suppléer à l'exemption des corvées; S. M. a répondu qu'elle entendait que ses édits pour l'un & l'autre de ces objets eussent leur pleine & entière exécution.

### A N G L E T E R R E.

*Londres.* Le parlement d'Irlande a été dissous, après avoir, à l'imitation de celui d'Angleterre, accordé au roi & au ministère tout ce qui lui était demandé. Il sera dans peu question d'en élire & d'en convoquer un nouveau.

Le lord Howe, après avoir pris congé de S. M., s'est embarqué à Portsmouth avec l'escadre qu'il doit commander. Les troupes de terre suivent aussi par divisions, de même qu'une nombre immense de bâtimens char-

gés de munitions de guerre & de bouche. Comme le général Burgoyne a emmené avec lui 1200 bateaux plats en pieces, on croit pouvoir en conclure que le plan adopté par la cour pour réduire les colonies, consiste à pénétrer à l'aide de ces bateaux, & à la faveur des lacs & des rivières, jusques dans l'intérieur du pays, & de tout dévaster. Ce serait là sans doute un parti extrême; mais s'il est vrai d'un côté, que les commissaires envoyés par la cour aient ordre de ne faire aucune proposition d'accommodement aux Américains, qu'après qu'ils auront posé les armes; & d'un autre côté, que ceux-ci soient résolus d'opposer la force à la force, & de ne traiter que les armes à la main; il est aisé de prévoir que cette guerre ne pourra qu'être violente & meurtrière.

Dans l'une des dernières séances du parlement il fut proposé de présenter une adresse au roi, pour supplier S. M. de faire mettre sous les yeux de la chambre la copie des dépêches reçues du général Howe & de l'amiral Sudlam, depuis le premier mars dernier, afin que l'on pût connaître exactement l'état actuel de la guerre en Amérique, de même que les motifs de l'évacuation de Boston, & ensuite y proportionner les subsides nécessaires; mais cette proposition fut rejetée à la grande pluralité des suffrages. Elle n'eut pas

plus de succès dans la chambre haute, quoiqu'appuyée par plusieurs seigneurs & fondée sur des motifs qui paraissent de la plus grande force. Le parti de l'opposition n'a pas même pu empêcher que la chambre des communes n'ait accordé au roi, outre les subsides arrêtés, un million de livres sterling pour les dépenses extraordinaires. Le roi, s'étant rendu le 23 mai au parlement, a terminé ses séances pour le présent avec les formalités accoutumées, & l'a prorogé au premier août prochain.

Tous les détails que l'on reçoit de l'Amérique confirment que l'évacuation de la ville de Boston a été forcée, & que quand même le général Howe n'aurait pas eu un bombardement à craindre, la seule disette de vivres l'aurait contraint d'abandonner cette place. Le congrès général a fait publier une liste de l'artillerie & des autres effets qu'on y a trouvés. Il a de plus ordonné un jour solennel de jeûne & de prières dans toutes les colonies, pour obtenir la bénédiction de Dieu sur les armes. Mais la plus importante de ses délibérations, est celle qui a eu l'indépendance de l'Angleterre pour objet. Sept provinces contre cinq ont été pour l'affirmative : en conséquence de quoi le congrès a fait dresser des mémoires qui seront envoyés à toutes les puissances de l'Europe, excepté

à l'Angleterre , pour leur déclarer que désormais tous les ports de l'Amérique septentrionale seront ouverts à leur commerce. Il a été enfin arrêté que les trois millions de livres sterling dues par les colonies à l'Angleterre , seront retenus & employés aux frais de la guerre actuelle.

La défection de la Géorgie , qui s'est jointe aux autres colonies Américaines , a étonné le ministère. Les habitans de cette province , informés que le général Howe pensait à y débarquer avec son armée , ont coulé à fond plusieurs vaisseaux pour lui fermer l'entrée de leur port.

L'un des événemens qui a le plus contribué à déranger les projets du ministère , est la dispersion de la flotte commandée par l'amiral Parker , partie depuis long-tems , & qui , après avoir essuyé des tempêtes affreuses , n'a pu arriver à sa destination , ni approvisionner la ville de Boston à tems. On a lieu de croire que plusieurs des vaisseaux qui la composaient , ont péri sur différentes côtes , & que d'autres ont été pris par les Américains.

Comme la cour ne publie que très-peu de nouvelles au sujet de la guerre présente , celles que l'on reçoit de divers endroits se contredisent le plus souvent. On assure que l'armée , qui a évacué Boston , est heureuse-

ment débarquée à Halifax sans avoir essuyé d'opposition. Les habitans de la Pensylvanie ont pris les plus grandes précautions pour empêcher une descente des troupes Anglaïes dans le port de Philadelphie. On assure que les provinciaux ayant fait une nouvelle tentative sur Quebec, ont été repoussés avec une grande perte, & que le général Arnold, qui les commandoit, a été tué. La cour a reçu des dépêches de celles de Versailles, de Madrid, & de Lisbonne, pour l'informer que le congrès Américain leur a fait parvenir le mémoire dont on a parlé, invitant toutes les nations à venir commercer dans leurs ports. Mais sur les sérieuses représentations faites à ces mêmes cours à ce sujet, elles ont assuré positivement qu'elles empêcheront autant qu'il sera possible toute contravention à leurs précédentes défenses.

P A R S - B A S.

*La Haye.* Tous les avis que l'on reçoit de la colonie de Surinam sont très-fâcheux, en ce qu'ils n'annoncent que des irruptions & des dévastations de la part des negres rebelles. Les états généraux ont résolu d'y faire passer un renfort de trois cents hommes & ce qui devient d'autant plus nécessaire, que le régiment de Fourgeod, qu'on y avait envoyé il y a quelque tems, est diminué de près de la moitié.

La conduite incertaine du roi de Maroc relativement à la république , a engagé les états généraux à accorder deux frégates de plus pour la sûreté du commerce dans la Méditerranée.

## S U I S S E.

*Berne.* Le 5 de ce mois est décédé en cette ville M. Abraham Tscharner de Lentzbourg, âgé de 66 ans. Il était entré au service de Hollande en 1730, dans le régiment de Goumoens. Il fit toute la guerre de Flandres, & se trouva aux batailles de Fontenoi, de Raucoux, & de Laufelt, de même qu'au siège de Bergopzoom. Il obtint en 1756 une compagnie dans ce régiment, qui portait alors le nom de Sturler, & dont il fut fait ensuite major, & quitta enfin le service en 1758 avec un brevet de lieutenant-colonel.

*Manheim.* Le 193<sup>e</sup> tirage de la loterie électorale Palatine s'est exécuté le 5 juin 1776; les numeros qui ont été extraits de la roue de fortune, sont:

52. 86. 38. 47. 43.

F I N.



## T A B L E.

### I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

- I. *Description des arts & métiers, &c.* page 3  
 II. *Essai sur la Providence.* 18  
 III. *Essai sur la santé & sur l'éducation médicale des filles destinées au mariage.* 22  
 IV. *Cours de religion, à l'usage des jeunes gens.* 27

### II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

- I. *Invitation faite à tous ceux qui voudront écrire des livres élémentaires pour les collèges des palatinats en Pologne, &c.* 31  
 II. *Histoire universelle & diplomatique, &c.* 34

### III. PARTIE. Pièces fugitives.

- I. *Second mémoire sur l'eau de l'atmosphère. Suite.* 44  
 II. *Lettre aux éditeurs.* 53  
 III. *Autre lettre aux éditeurs.* 59  
 IV. *Morceau tiré du premier chant du poëme sur l'éloquence de M. l'abbé LASERRE.* 62  
 V. *Grégoire à M. de Voltaire.* 64  
 VI. *Plan d'études pour le collège des arts, fondé à Zurich. Suite.* 67  
 VII. *Lettres de Sophie, ou voyage de Memmel jusqu'en Saxe. Suite.* 84

VIII. <i>Fragmens d'une épttre à M. de Monre-</i> <i>gard.</i>	97
IX. <i>Lettre d'un auteur célèbre, à un grand</i> <i>roi.</i>	105

#### IV. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.

<i>Turquie.</i> . . . . .	109
<i>Russie.</i> . . . . .	110
<i>Suede.</i> . . . . .	111
<i>Dannemarç.</i> . . . . .	112
<i>Pologne.</i> . . . . .	ibid.
<i>Allemagne.</i> . . . . .	114
<i>Italie.</i> . . . . .	116
<i>Espagne.</i> . . . . .	117
<i>France.</i> . . . . .	119
<i>Angleterre.</i> . . . . .	121
<i>Pays-bas.</i> . . . . .	125
<i>Suisse.</i> . . . . .	126

